

Michel Andrieux, Élisabeth Brett, Carmen Ferchault,
Philippe Meyniel, Jeff Millié, Claire Verdeaux

APT AU CRIME

Polar

Polar co-écrit à six mains par les adhérents
du club écriture de la MJC de Sceaux.

Michel Andrieux, Élisabeth Brett, Carmen Ferchault,
Philippe Meyniel, Jeff Millié, Claire Verdeaux

APT AU CRIME

Polar co-écrit à six mains par les adhérents
du club écriture de la MJC de Sceaux

**« Apt au crime »,
polar collectif de Club d'écriture de la MJC de Sceaux**

Début 2021, les membres de l'atelier d'écriture ont commencé à écrire un roman policier à six voix selon le principe suivant : un des membres devait écrire le premier chapitre, un autre le deuxième, et ainsi de suite. Les six premiers chapitres rédigés, le cycle recommençait. Nous avons ainsi écrit onze chapitres dont les six premiers ont été mis en ligne sur le site de la MJC.

Arrivés au onzième chapitre, au retour des beaux jours, sur proposition de l'un de nous, il a été décidé que durant les vacances ceux qui le souhaitaient imagineraient une fin au roman.

Aujourd'hui, nous avons quatre manières différentes de dénouer l'intrigue.

Elles ne partent pas toutes du même point du récit : deux d'entre nous ont repris l'histoire à la fin du chapitre 6 et deux à la fin du chapitre 11.

Merci de nous avoir suivis.

CHAPITRE 1

Un pistolet d'ordonnance

La défaite de 1940 puis le hasard de deux tentatives d'évasion presque simultanées mais différentes les avaient fait entrer le même jour dans la baraque 34 du Bloc 1 de l'Oflag IV D situé près de Lubeck, dans le nord de l'Allemagne. Ils en étaient sortis tous deux pour aller, sur ordre du commandant français du camp, chercher de la nourriture dans les entrepôts du port le 27 avril 1945, deux jours après le départ des surveillants qui avaient déguerpi à l'annonce de l'arrivée imminente de l'armée britannique. Surpris par une patrouille de soldats anglais, ils furent alors sur le point d'être fusillés comme pillards : ce sont des événements qui soudent des hommes.

Jean-Baptiste Faure, matricule 176 et André Marey, matricule 289. Le premier petit, trapu, brun de peau et le poil dru, le second grand, mince, le teint clair et les cheveux presque blonds. Ils n'avaient dû leur salut qu'à l'excellente connaissance de l'anglais de Jean-Baptiste, professeur d'anglais avant la mobilisation, qui était parvenu à expliquer la situation à deux troupiers anglais très tendus, le doigt crispé sur la gâchette de leur fusil.

Jean-Baptiste était revenu enseigner en France. Il s'était marié - une fille de quinze ans et deux garçons, Jean, treize ans et Antoine quatorze. Puis il avait passé le concours pour devenir proviseur de lycée et occupait aujourd'hui ce poste au lycée d'Apt.

André, officier de carrière, à qui Jean-Baptiste avait donné une connaissance approfondie de l'anglais durant leurs années de captivité communes, était resté en Allemagne comme officier de liaison auprès de l'armée britannique. Puis il avait servi longtemps dans le Deuxième Bureau, ici ou ailleurs ce qui, à cette époque, voulait dire dans les colonies, Indochine puis Afrique du Nord pour lui comme pour le plus grand nombre. Une blessure au pied qui lui avait laissé une très légère boiterie l'avait fait quitter le service actif et entrer dans la police. Il s'était marié tardivement et n'avait pas d'enfant.

Bien que suivant deux trajectoires pouvant sembler opposées, les deux hommes étaient restés amis. Ils s'écrivaient ou se retrouvaient parfois, chez l'un ou chez l'autre. La nomination d'André comme commissaire à Apt en 1959 les avait encore rapprochés. Ils avaient pris l'habitude de se voir régulièrement, une ou deux fois par mois pour prendre ensemble un petit déjeuner dans un café de la ville comme aujourd'hui, pour déjeuner ou pour dîner. Leur amitié était un peu exclusive et se suffisait à elle-même, sans présence de tiers.

Nous étions le vendredi 15 septembre 1961, jour de la pré-rentrée scolaire, la rentrée

devant se dérouler lundi, après le week-end, et la conversation roulait sur les événements d'Algérie et leurs répercussions en Métropole, sur les mouvements qui agitaient en profondeur l'armée française, sur De Gaulle. Jean-Baptiste affirmait que les personnels civils et militaires devaient montrer, en toutes circonstances, une loyauté totale envers le gouvernement et André faisait remarquer que les personnels ne devaient cette loyauté que si le gouvernement défendait réellement les intérêts de la nation dont il était le représentant. Il avait beau jeu de se référer à la période de l'occupation et du gouvernement Pétain. Jean-Baptiste pensait que les Français, très majoritairement, voulaient en finir avec les combats en Algérie, André soutenait que les Français d'Algérie, tout autant français que les autres, ne devaient pas être abandonnés.

Les deux hommes s'inquiétaient, l'un des problèmes que pouvaient soulever ces événements sur la bonne marche de son établissement, l'autre, des questions d'ordre public qui en découlaient.

Ils s'écoutaient mais chacun restait sur sa position.

Avant de se quitter, André posa quelque chose qui fit un bruit sourd sur la table.

- Prends ça, dit-il à Jean-Baptiste, on n'est jamais trop prudent.

Sa grande main dissimulait un objet.

Comme Jean-Baptiste marquait une hésitation, il reprit.

- Ne fais pas l'idiot, JB, allez, ne fait pas d'histoire, je ne tiens pas à ce que quelqu'un remarque le commissaire du coin donner une arme à un civil.

Jean-Baptiste posa sa main sur celle d'André. Elle était bien plus petite, peut-être dix ou quinze pour cent plus petite. André retira sa pogne. L'acier du pistolet était encore frais.

- Mets-le dans ta poche, murmura André en lui donnant de sa main gauche une petite boîte en carton de la taille d'un paquet de cigarettes.

- Les cartouches. Boîte de vingt-quatre.

Jean-Baptiste sourit.

- Tu crois vraiment que je vais avoir à subir un siège.

- Je ne crois rien mais sois prudent. Nous vivons des temps troublés.

- Nous en avons vécu de plus dangereux, répliqua Jean-Baptiste se souvenant brusquement de cet entrepôt du port de Lubeck et revoyant comme s'ils étaient devant lui les deux soldats anglais fatigués et nerveux.

- Je sais.

C'était un petit pistolet d'ordonnance, un 6.35 à six cartouches, modèle de poche dit « type policeman » de la Manufacture de Saint-Etienne. Jean-Baptiste, qui en avait manipulé à l'époque de la guerre, l'avait identifié au toucher et l'avait fourré dans la poche de sa veste sans même le regarder.

Comme il était encore tôt, à peine huit heures du matin, il décida de retourner au lycée tranquillement, en passant par les petites rues au sud de la cathédrale Saint-Anne. La chaleur était brusquement tombée deux jours plus tôt, annonçant la fin de l'été et la rentrée. Cette rentrée, il l'aimait tout en la redoutant. Elle avait une couleur si particulière et, en même temps, il fallait faire tant de choses. Cette année,

de toutes les dernières années, lui semblait la plus compliquée. Il n'aimait pas trop avoir reçu dans son internat deux enfants, deux frères, Aimé et Jacques Clément, en provenance d'Algérie. Leur père était médecin à Alger et leur oncle, pharmacien à Saint-Saturnin, leur servait de référent en Métropole. L'aîné, en première l'année dernière, grand, fort avec le regard résolu, n'avait posé aucun problème tout comme son petit frère qui passait en quatrième. Les Pieds-noirs commençaient à quitter l'Algérie, quoi de plus naturel. Ils n'étaient pas plus bêtes que les autres et avaient bien compris ce qu'allait donner le référendum de janvier sur l'Autodétermination. Autodétermination, quelle ironie ! Mais qu'ils s'installent justement chez lui ! Not in my garden, pensa-t-il.

Dans la petite rue Saint-Georges, ses pas résonnaient sur les pavés inégaux. La fraîcheur de la nuit imprégnait encore à cette heure matinale les pierres et le crépi écaillé des murs qui l'enserraient comme dans une travée. Un instant, il eut la sensation d'entendre des pas derrière lui. Il arrêta sa marche, se retourna, attendit quelques secondes. Rien. Quel idiot tu fais, se dit-il, et il pensa qu'il devrait raconter cela la prochaine fois qu'il verrait André. Quelle idée, d'aller se torturer le bourrichon ainsi ! Juste avant de déboucher dans la rue de la Merlière, la rue Saint-Georges s'élargit. Alors, lui parvinrent les effluves des fruits confits que l'on prépare dans les ateliers de la maison Marliagues et leur odeur effaça le reste. Les fruits confits, c'était sa grande découverte à Apt.

Alors qu'il approchait du pont des Cordeliers, il remarqua, sur le mur de côté d'une grande maison, une inscription à l'encre rouge qui proclamait « Vive l'Algérie Française », sans la cédille et avec une majuscule à Française. Il sourit intérieurement : et si l'Algérie n'était justement que cette cédille, pouvant disparaître à volonté.

Deux jours plus tôt, sur le mur ouest de l'internat, il avait découvert une inscription identique – mais avec cédille. Il lui semblait, ces derniers temps, que ces inscriptions, et d'autres, poussaient comme des champignons, recouvrant les murs de la petite cité. Il n'avait pas osé demander à monsieur Amrouche, le concierge, de l'effacer, ce qu'il aurait fait pour toute autre inscription, de crainte de... de crainte de quoi en effet ? Il est vrai que la situation engendrait une crainte diffuse. La semaine précédente, un café avait été plastiqué dans la vieille ville. Il sentit le poids du petit pistolet dans sa poche et reprit sa marche, non sans avoir d'abord lancé un regard derrière lui pour vérifier s'il n'était pas suivi. Imbécile, tu te crois dans un roman d'espionnage !

Il prit par le petit pont.

Madame Coste, Jeanine, femme de l'économiste monsieur Coste, une grande blonde affublée d'une semi chignon choucroute, avait réglé la situation, comme toujours, en demandant à son fils, lui aussi une terminale, d'effacer l'inscription. Ce que le fils avait fait comme un sagouin, ou de mauvais gré, laissant sur le crépi de longues dégoulinades rouges. Les mauvaises langues disaient que c'était elle qui portait la culotte dans le ménage et qu'elle tenait elle-même les livres de comptes du lycée, ce qu'elle faisait, si la rumeur était juste, parfaitement bien. Lui, un peu moins grand

qu'elle, légèrement voûté avec une petite bedaine et un menton fuyant caché par une barbiche, semblait toujours flotter dans l'espace où il se mouvait, les yeux vides. Peut-être buvait-il ?

Sur le perron du lycée, monsieur Amrouche, balai en main et seau avec pièce à frotter devant lui, parlait avec monsieur Simoni, surveillant général du lycée. Monsieur Amrouche, un grand Kabyle aux cheveux frisés coupés courts et à l'œil vif s'inclina légèrement vers le proviseur. Ils s'étaient déjà vus ce matin.

Monsieur Simoni, à quarante et un ans, donc ayant presque dix ans de moins que Jean-Baptiste, paraissait beaucoup plus jeune. C'était un athlète confirmé, adepte des sports les plus modernes tel le ski nautique ce qui lui valait l'admiration, et en partie le respect des élèves, particulièrement des plus âgés. Bronzé, il revenait de chez lui dans la région de Bastia. Une poigne de fer, une petite blague légère, il avait une réputation de Don Juan.

Jean-Baptiste remarqua en son for intérieur qu'il qualifiait monsieur Amrouche de kabyle, et non pas d'algérien, mais qu'il ne lui serait jamais venu à l'esprit de voir monsieur Simoni en tant que corse. Il repoussa ces pensées. Il y avait tant de choses à faire aujourd'hui.

Il monta dans son bureau qui donnait sur la terrasse surplombant le cours du Calavon et la vieille ville, ouvrit le tiroir de sa table de travail et y plaça le petit pistolet « type policeman » ainsi que la boîte de cartouches. Puis, après avoir quelques minutes humé l'air encore vivifiant du matin en ruminant sa conversation avec André, il descendit prendre ses fonctions de proviseur.

La journée se passa en réunions, générale, par petits groupes ou individuelles. Il fit un discours, en écouta, trop à son goût, salua les anciens, déjeuna avec toute l'équipe dans le réfectoire et reçut, l'un après l'autre, tous les nouveaux professeurs.

Le soir, alors qu'il s'apprêtait à dîner avec sa femme et ses enfants sur la terrasse, il se dit qu'il serait bien incapable, demain, de se souvenir du nom des nouveaux arrivants sauf peut-être, à la réflexion, de celui du nouveau professeur de mathématiques, Romain Buchet, un jeune homme timide dont il se demandait s'il n'était pas communiste. Il ne savait plus trop ce qui, durant leur conversation dans son bureau, lui avait fait penser cela. Il oublia vite.

Emma, sa femme avait mis une robe claire, d'un jaune tendre et, même s'il n'avait pas un goût particulier pour le jaune, elle lui allait à merveille. Jean et Antoine, ses deux fils, s'étaient eux aussi mis beaux, comme disait sa grand-mère. Pour une fois, ils étaient coiffés, la raie bien dessinée dans leurs cheveux bruns et d'ordinaire plus ou moins fous. La patte d'Emma, pensa Jean-Baptiste. Julie leur ainée, portait une petite robe à fleurs, de ton jaune elle aussi, plissée et un tout petit peu courte, à la Bardot.

Jean-Baptiste remarqua tout cela distraitement. Il poursuivait sa rumination du matin. Le repas fut agréable et la nuit presque tombée lorsqu'il se termina. C'était l'un des derniers repas des vacances qu'ils prendraient sur la terrasse. A partir de

demain, ils mangeraient à l'intérieur car la terrasse était visible des fenêtres de l'internat et Jean-Baptiste ne voulait pas que les élèves puissent être témoins de sa vie familiale.

Les enfants partirent, laissant les parents, et leur bouteille de vin du Luberon, finir la soirée ensemble. Julie s'éloigna en virevoltant.

Jean-Baptiste se tourna vers Emma qui lui sourit.

- Oui, je sais, elle est un peu courte, mais tu sais, jeunesse, jeunesse.

Jean-Baptiste lui rendit son sourire, ne dit rien, et remplit les verres.

Il fut réveillé par un remue-ménage devant leur porte. Monsieur Simoni et monsieur Coste se tenaient sur le palier.

- Quelque chose de terrible est arrivé !

- Dans le réfectoire.

Jean-Baptiste ne savait déjà plus qui avait dit quoi.

- Venez vite !

Il enfila sa robe de chambre et les suivit dans les escaliers.

Il n'y avait pas de raison d'aller si vite, le jeune homme était mort, les yeux grands ouverts, les bras sagement le long du corps, une tache rouge bien visible sur le côté gauche de sa chemisette d'été jaune à manches courtes. C'était l'aîné des frères arrivés d'Algérie.

Jean-Baptiste était incapable de se souvenir de son nom.

- Il faut prévenir la police, souffla monsieur Coste.

- Je m'en charge, dit Jean-Baptiste, restez ici et ne touchez à rien.

Remontant lentement les marches du grand escalier de marbre menant à son appartement, Jean-Baptiste se demanda comment le cadavre ensanglanté du jeune Clément, il venait de retrouver son nom, pouvait reposer ainsi sur le carrelage du réfectoire sans une mare de sang autour de lui. Une affaire pour André !

Emma était réveillée. Il lui expliqua rapidement la situation.

- Les enfants sont réveillés, demanda-t-il ?

- Oui, mais Julie vient juste de rentrer.

- Comment ça, pas encore rentrée ?

- Elle avait une soirée, hier soir, avec des amis.

L'image de Julie virevoltant dans sa courte robe jaune lui traversa la mémoire.

Emma l'avait suivi dans son bureau.

Étant donné l'heure, trois heures cinq du matin, il jugea préférable de ne pas appeler André chez lui et ouvrit son tiroir pour y chercher, dans son calepin, le numéro du commissariat.

Le petit pistolet d'ordonnance, « type policeman », qu'il y avait placé la veille n'était plus là. Seule la boîte de cartouches rappelait sa présence.

CHAPITRE 2

Un inspecteur atypique

Jean-Baptiste, dont les sens ne lui obéissaient plus, tourna de manière mécanique le cadran du téléphone noir. Lui seul, dans l'établissement, disposait d'une ligne. Privée et professionnelle. Un privilège réservé en raison de sa haute fonction dans le prestigieux lycée de la ville.

D'ailleurs, Coste et Simoni le jalousaient en silence pour cet avantage dont ils auraient également aimé bénéficier. Après tout, ils se considéraient juste en dessous de lui. Mais, c'était ainsi, seul le proviseur l'avait, les autres devaient quémander mielleusement son usage. Jean-Baptiste n'était pas homme à refuser à l'un de ses professeurs un appel, fut-il personnel, mais cela lui donnait l'occasion d'avoir un œil, ou plutôt une oreille attentive, sur les relations de ses enseignants. S'il surveillait les élèves comme un père ses fils, il aimait en faire de même avec le personnel de l'établissement. Le lycée d'Apt représentait pour lui le quatrième enfant qu'Emma n'avait pu concevoir.

Au bout de la ligne, les sonneries résonnaient dans sa tête comme autant de cloches un jour de mariage. Ce temps, interminable à ses yeux, lui donna l'occasion de cogiter sur l'extrême gravité de la situation. Lui, Jean-Baptiste Faure, allait devenir, au regard de l'opinion publique, l'homme qui avait laissé commettre un crime odieux au sein du plus bel établissement de la ville. Un acte impardonnable. Subissant alors une légitime vindicte populaire, elle rejaillirait au passage sur sa famille, éclaboussant de boue sa femme et ses enfants. S'il estimait Emma et Julie suffisamment fortes pour y faire front, les garçons, bien trop jeunes, auraient à en pâtir.

Nul doute que bientôt, se presseraient, aux hautes grilles, localiers, pigistes ou simples baveux et pourquoi pas des caméras de télévision.

Bientôt tout Apt, la Provence et toute la France se gorgeraient des gros titres de tous les journaux. Crime à l'internat.

Il fut brusquement interrompu dans l'escalade de ses pensées par le planton de service du commissariat qui venait, enfin, de décrocher.

- Ouais, dit-il, d'une voix brumeuse quasi éteinte.

De toute évidence, Jean-Baptiste venait de le tirer de son sommeil. Son humeur se ressentait dans le combiné.

- Passez-moi l'inspecteur de garde. Je viens signaler un crime.

- Un crime ? Vous êtes sûr ? rétorqua le fonctionnaire qui voyait dans ces quelques mots s'envoler l'espoir de terminer, tranquille, sa nuit et son service.

- OUI UN CRIME, hurla le proviseur au bord de la crise de nerfs.

Lui qui se faisait un devoir sacré de se maîtriser toujours et en toute circonstance

venait de perdre contenance face à cet individu obtus. Son énervement transpirait au travers de ses mots tremblants de détresse.

L'autre comprit alors que l'appel dérangeant n'en était pas un. A son tour, il alla réveiller l'inspecteur de service ce soir-là. Il en résulta un grognement derrière la porte de la pièce servant de dortoir pour ceux cantonnés au poste la nuit.

- Hmmmm. Dites-lui bien que j'arrive, que personne ne bouge et surtout ne touche strictement à rien.

Après avoir raccroché, Jean Baptiste revint au réfectoire. Un bref moment, il crut que tout ceci n'était qu'un sale rêve, qu'il allait se réveiller et que rien n'avait existé sauf dans son imagination fertile. Non, Coste et Simoni veillaient sur le malheureux enfant, rien n'avait bougé en son absence. Malgré la fraîcheur de la nuit, monsieur Coste transpirait à grosses gouttes. Il s'épongeait le front en gestes nerveux à l'aide d'un mouchoir à carreaux si grand qu'on l'eut pris pour une serviette de table. Il faisait l'objet de moqueries, tant de la part des élèves pour l'emploi de ce carré de linge.

Quant à monsieur Simoni, les yeux mi-clos, il récitait à l'intention du trépassé des prières de doux repos. Seules ses lèvres remuaient. Il donnait l'impression d'être en transe tant sa ferveur chrétienne le tenait. Ce sentiment était accentué par le mouvement de balancier de son corps faisant de lui un homme habité. L'Éducation nationale n'était pourtant pas un vivier de personnes pieuses. Nul doute qu'il n'aurait jamais les palmes académiques.

Jean-Baptiste marchait de long en large pour tromper son angoisse et son esprit qui refusait de se calmer. Quel cauchemar venait le frapper, lui, sa famille et son établissement. Et si, tout ceci, n'avait qu'un seul but ? Le déstabiliser et le mettre à genoux. Mal accueillie par certains, sa nomination avait fait grincer des dents dans le microcosme éducatif. Nombre de ses confrères se sentirent lésés. Certains s'estimaient plus aptes que Jean-Baptiste à occuper ce poste traditionnellement réservé aux plus méritants en fin de carrière. Il dut encaisser stoïquement des réflexions et des bassesses de la part des jaloux évincés de la place si convoitée. Il se murmurait dans les couloirs tout ce qu'il avait dû faire pour obtenir le Saint Graal des enseignants. Le temps avait fait son œuvre et les mauvaises langues avaient fini par se taire. Du moins, en apparence.

Soudain, un bruit fit sursauter le proviseur inquiet. Jean-Baptiste crut l'inspecteur finalement arrivé sur les lieux du meurtre. Il n'en était rien, hélas, juste Julie, qui prise de fringale après sa soirée avait entrepris de se servir dans la réserve attenante au réfectoire. A la vue du corps gisant au sol, elle lâcha un cri d'effroi et de surprise. Le père prit sa fille dans les bras et la ramena, pleine de sanglots auprès de sa mère qui saurait la consoler. Lui ne s'en sentait pas capable. Voir sa fille dans cet état était bien la dernière chose dont il avait besoin.

De retour sur les lieux de la macabre découverte, il regarda sa montre offerte par Emma pour le féliciter de sa nomination. Jamais elle ne quittait son poignet, pas même pour dormir. A peine, acceptait-il de s'en défaire pour prendre une douche

ou se baigner l'été à la mer. Trois heures trente seulement. Pourtant, il lui semblait qu'une éternité s'était écoulée depuis le début des événements. Il regrettait désormais ne pas avoir voulu réveiller André. Au moins, il serait déjà là avec en plus un début de piste. Jamais son ami ne lui avait tant manqué qu'à cet instant précis. Son désarroi était presque aussi puissant que ce fameux jour où ils furent pris à partie par les Anglais, ce qui n'était pas une mince affaire non plus. Avec André, très souvent, parler était inutile, leurs regards croisés suffisaient à tout comprendre de la situation.

Et puis, quid de l'arme ? Allait-il devoir expliquer à cet inspecteur inconnu qu'une arme remise la veille avait disparu mystérieusement. En parler ? Se taire ?

Sans tambour ni trompette, l'inspecteur Emilien Carette venait de faire irruption dans la cantine de l'horreur. Il avait une dégaine improbable cet inspecteur de police. Ses cheveux corbeau étaient rendus brillants par un usage excessif de la gomina, faisant ressortir le bleu azur de ses yeux enfoncés profondément dans leurs orbites. Des joues finement creusées, un nez quasi droit, et des lèvres vermillon sur un sourire Colgate. Bref, ce n'était pas un policier mais un play-boy. Emilien Carette était aux antipodes de l'idée que l'on pourrait se faire d'un inspecteur assermenté. Jean-Baptiste, estomaqué par cette allure, se demanda à juste titre comment il pouvait être là ? Il était à l'opposé d'André. En fait, son ami était le seul policier qu'il connaissait réellement donc la comparaison lui était d'autant plus surprenante. Il ne le jugeait pas compétent pour résoudre cette affaire complexe mais en bon chef d'établissement il lui tendit la main. L'autre refusa de s'en saisir prétextant qu'il ne fallait pas effacer d'éventuelles traces de poudre sur ses mains. A ce stade, tout le monde était un suspect potentiel. Irrité, Jean-Baptiste n'en montra cependant rien, opinant seulement du chef comme pour acquiescer les allégations de ce m'as-tu-vu.

Il se montrait déjà fort désagréable mais le proviseur n'était pas au bout de ses surprises.

CHAPITRE 3

Le mystère reste entier

Au cours de sa carrière, Jean-Baptiste avait déjà rencontré des personnalités atypiques, en particulier parmi les professeurs, dont certains se révélaient surprenants : très classiques, discrets et rigoureux vis-à-vis de leurs élèves, et en même temps militants engagés lors de vives discussions qui résonnaient périodiquement dans la salle des professeurs.

Des visages lui revenaient en mémoire, souriants, chaleureux, ou fermés, sombres, soupçonneux... L'inspecteur Carette, malgré son physique avantageux, lui rappelait ce professeur de mathématiques de terminale qui avait toujours l'air de chercher le coupable d'un crime hypothétique, tel que l'oubli d'un manuel ou une erreur de calcul lors d'un contrôle inopiné... Même regard sévère, mêmes traits crispés, accompagnés d'une légère arrogance.

Jean-Baptiste aurait pu en faire une caricature... mais il se ressaisit et revint à la réalité, au moment où l'inspecteur Carette lui intima l'ordre de reculer. Il commença alors son interrogatoire en apostrophant le proviseur lui demandant si par hasard il n'y aurait pas d'armes cachées dans le lycée.

Le médecin légiste, arrivé à la hâte, et encore à moitié endormi, l'interrompt soudain pour préciser que l'arme du crime devait être de petit calibre, du 6,35, vraisemblablement.

Jean-Baptiste ne put s'empêcher de trembler légèrement. L'inspecteur Carette n'y prêta pas attention et poursuivit le fil de ses questions, revenant sans cesse sur l'éventuelle possession d'une arme par l'un ou l'autre des élèves.

Devant la dénégation du proviseur, il orienta son interrogatoire sur la victime. Qui était ce jeune homme tué cette nuit ? Était-il élève de l'établissement ? Depuis quand ? Où habitait-il ?

Jean-Baptiste lui donna alors quelques détails : ce garçon était interne l'année dernière. Il arrivait d'Algérie, et avait un frère qui devait entrer dans l'établissement cette année. L'ainé n'avait pas posé de problème particulier. Certes, son adaptation n'avait pas été facile. Il avait parfois senti une certaine hostilité à son égard de la part des autres élèves et lui-même se crispait, à ce qu'on lui avait dit, lorsque quelqu'un évoquait le « problème algérien ». Le jeune homme s'était-il querellé avec un de ses condisciples pour des raisons politiques ou autres ?

Jean-Baptiste dut avouer qu'il n'en savait rien. Il connaissait peu la victime. Il témoigna de cela sur un ton neutre, mais d'une neutralité un peu « forcée », résultat de l'embarras dans lequel l'avait plongé l'arrivée de ces jeunes gens. Ceci n'échappa pas à l'inspecteur Carette.

Cependant il décida d'ouvrir une autre brèche : celle de la vie sentimentale du jeune

homme : lui connaissait-on des amourettes ? Quelque jaloux avait-il des raisons de lui en vouloir ?

A priori le coupable devait bien connaître les lieux, peut-être même y résider, ou sinon pouvoir y accéder facilement. Jean-Baptiste en arriva à se demander s'il ne connaissait pas l'existence du pistolet rangé dans son tiroir !

Sans égard pour l'heure incongrue, et se souciant comme d'une guigne de ne pas disposer d'une commission rogatoire, Carette donna l'ordre aux agents qui l'accompagnaient de fouiller l'établissement des caves aux greniers, en passant par les salles de classe et les locaux communs de l'internat.

Jean-Baptiste ne s'y opposa pas, préférant collaborer avec empressement, mais non sans inquiétude, tâchant de dissimuler au mieux son trouble. Le fait que l'inspecteur n'ait pas parlé d'entrer dans les parties privatives du l'établissement le rassura un peu. Il pensait en effet à la boîte de cartouches dans le tiroir de son bureau.

Ah ! Si seulement il avait pu joindre André ! Il lui aurait tout expliqué, et son ami aurait pu le conseiller. Après tout, c'était bien lui qui lui avait remis ce satané pistolet, aujourd'hui disparu et probable arme du crime...

CHAPITRE 4

Une perquisition instructive mais dérangeante

Nonobstant, une mise qui semblait somme toute peu compatible avec la situation et avec la fonction qu'il exerçait, l'inspecteur Carette était un méthodique. Il avait été à bonne école en faisant un stage au « 36 » pendant ses études de droit à Assas ; profitant d'un passe-droit obtenu grâce à son père, haut fonctionnaire au ministère, on ne savait plus lequel. Par ailleurs, il avait une revanche à prendre avec l'institution policière. Il avait récemment défrayé la chronique lors de sa première affectation en entretenant une amourette avec la femme du commissaire de... L'affaire avait fuité ce qui lui avait valu non seulement un entrefilet sibyllin dans le journal local - hélas, tout le monde s'y était reconnu - mais surtout une sanction disciplinaire, un déplacement, bien réel, à Apt au pied du Luberon, région qu'il avait découverte en lisant son ordre de transfert. Maugréant contre cet exil vers les « Indes profondes », injuste à ses yeux d'autant qu'il le séparait de ce qu'il appelait « ses petites dames de cinq à sept », il avait pris rapidement possession de son nouveau poste en se faisant fort d'obtenir dans les plus brefs délais, mais il avait conscience que cela prendrait sans doute quelques années, une promotion, gage de changement d'affectation ; pour l'heure il avait mis dans sa poche la demoiselle de l'accueil du commissariat. On ne se refait pas !

Cette enquête tombait à pic pour marquer son nouveau territoire, il allait la mener au pas de charge. Une bonne « perquise » en l'absence du commissaire, qui ne travaillait jamais le week-end, pouvait jeter les bases d'une investigation rapide et concluante. Ce commissaire, d'ailleurs, ne lui disait rien qu'y vaille. Lointain dans son approche des hommes, souvent absent de son bureau, ce qui lui avait valu de la part de ses équipes qui ne l'estimaient guère, le surnom de « Courant d'air ». Par ailleurs, il avait cette façon de laisser entendre que... à tout bout de champ, au moment où la situation politique se tendait à nouveau sur l'Algérie. Les promesses, mal comprises, faites du haut d'un balcon d'Alger par le Général, deux ans auparavant, restaient en travers de la gorge des partisans de l'Algérie française et de l'OAS, et l'arrivée de Pieds-noirs dans la région compliquait encore la situation.

Carette laissa le soin de l'inspection à ses subalternes. Il avait toujours eu en horreur les lieux confinés. Et puis la poussière ! Puis préparant déjà une enquête de proximité, il se réserva la responsabilité d'interroger les personnes présentes avant l'arrivée du commissaire ; la perspective de lui couper l'herbe sous les pieds ne lui était pas désagréable.

La perquisition donna lieu à une véritable procession. Les deux policiers requis

en tête, un inspecteur principal proche de la retraite à la tonsure de moine, qui se contentait désormais des seconds rôles et avait laissé Carette prendre le pas sur lui, et un jeune officier de police, frais émoulu de l'école ; les deux hommes étaient suivis par l'économiste, le mouchoir à la main comme un enfant traînant son doudou, sa femme qui avait rejoint le groupe in-extremis, cela nourrissait ses conversations de marché ; le tout précédé par le concierge qui s'était muni des clés réunies comme une grappe de raisin dans un trousseau volumineux qui le faisait passer en ces lieux peu éclairés pour un gardien de prison.

Il est vrai que l'endroit était impressionnant, un peu lugubre peut-être. Collège à l'origine, l'école s'était installée dans le couvent des Cordeliers après la Révolution. Célèbre dans la région pour les reliques de saint Elzéar de Sabran qu'il abritait et pour y avoir vu un pape et une reine de France s'y recueillir, il faisant figure de « vaisseau amiral » regroupant à l'origine l'église et la maison conventuelle dominant les quartiers de la vieille ville, dans un dédale de rues où l'on avançait à pas retenus, butant sur les pavés descellés par la sécheresse de l'été et les premiers orages de l'automne. Il avait fallu après la guerre « pousser les murs » pour accueillir les enfants de ce qu'on n'appelait pas encore le baby-boom. La nomination du nouveau chef d'établissement, coïncidant avec la mise en place de préfabriqués, n'était pas anodine. Il s'agissait de confier à une main ferme la mutation du collège en lycée.

Dans un halo de murmures échangés, l'étonnant cortège progressait. On avait commencé par les combles, idée saugrenue, mais il fallait bien commencer par quelque chose. La proposition venait de madame Coste pour ménager son mari d'économiste, en délicatesse avec ses jambes. La gravité le ferait descendre en dernier ressort plus aisément vers les caves et ménager un cœur dont le fonctionnement en disait long sur la diététique du personnage.

Rien n'attirait l'attention dans ces espaces clos échappant à la sphère privée des privilégiés qui habitaient l'établissement si ce n'est les tableaux des célébrités du collège. Cela fleurait bon l'encaustique, monsieur Amrouche n'y était pas allé de mainmorte, la rentrée devait être irréprochable à tous les niveaux avait dit le proviseur.

On traversa rapidement le dortoir de internes, encore vide puis on descendit au deuxième étage. D'un côté, l'appartement très envié, on disait « les appartements », vue la superficie, environ 250 m², couvrant tout l'étage, occupés par le proviseur et sa famille ; en face, sur le même palier, ceux de l'économiste, du surveillant général et quelques chambres pour les surveillants, vides elles aussi. Rien. Les salles de classe et les bureaux de l'administration occupaient le premier étage et le rez-de-chaussée. On les visita rapidement. On passa ensuite, après avoir dépassé un cagibi servant de logement au concierge qui donnait à ce dernier d'avoir vue sur la rue et sur l'entrée, aux caves, sorte de lieux hugoliens dans cette cathédrale où étaient empilés les vestiges surannés des décennies passées : tables abîmées par des générations d'élèves, chaises unijambistes, vieux tableaux noirs devenus maronnasses, manuels jaunis. Chacun dans la procession glissait machinalement un œil, par acquis de conscience, puis le concierge refermait la porte dans un

grincement sec. On aurait dit la visite d'un appartement à rafraîchir.

L'attention du groupe fut brusquement attirée par une porte qui battait au fond du couloir, dans l'encoignure de laquelle apparut un chat roux efflanqué, que monsieur Coste crut reconnaître comme le chat de Julie, la fille du proviseur. Comme le proviseur était allergique aux poils du matou, on laissait à l'animal la liberté de vaquer à ses occupations en dehors de l'appartement et de se nourrir des souris des bas-fonds, économisant le prix des boîtes de « ronron » dont les vieux écartés des bienfaits de la croissance se nourrissaient faute de mieux. Surpris par le groupe, le chat miaula puis glissa entre les jambes de madame Coste qui ne put réprimer un haut le corps et un petit cri qui tranchait avec le silence observé jusqu'alors dans la crypte.

Tout le monde se précipita à l'entrée de la cave : « lumière », cria-t-on au concierge qui, dans la précipitation s'était trompé de bouton. La lueur de la lampe balaya enfin le réduit. Ô stupeur, il y avait une gamelle d'eau, les restes d'un repas frugal, des liens coupés, un bâillon encore noué, enfin un vieux matelas défoncé et couvert de sang. Le crime avait été commis dans l'enceinte de l'établissement. Ici, une personne avait été détenue, torturée et sans doute tuée. Un des agents de police décida de remonter quatre à quatre les marches pour prévenir l'inspecteur, suivi par le reste du groupe alors que son collègue, plus âgé, protégeait l'accès à ce qui apparaissait désormais comme le lieu du crime, se ménageant un aller-retour inutile.

Chacun était plongé dans ses pensées, transis par la découverte macabre. Seul monsieur Amrouche restait de marbre. Kabyle, il avait dû fuir l'Algérie. Pris entre l'armée française et le FLN, il avait compris que cette guerre signifiait pour les Kabyles, ces « Kurdes d'Algérie », la fin d'une autonomie protégée par la France. Il était donc parti s'installer dans le Sud de la France, laissant sa famille au bled ; et d'expérience, le mutisme était, pour lui, outre une seconde nature, la meilleure précaution pour ne pas avoir d'ennuis. Il se doutait qu'en découvrant le lieu du crime, il prêtait le flanc à la critique du proviseur qui pouvait lui reprocher de ne s'être aperçu de rien dans ce qui était, après tout, son domaine, et à l'investigation d'un policier pour qui toute personne appartenant au lycée était désormais un coupable potentiel, enfin à la vindicte de ceux pour qui tout Algérien, fût-il kabyle, était potentiellement un terroriste à éliminer.

Après un bref conciliabule, Carette, vu les proportions prises par le crime, décida de réveiller le commissaire pour lui rendre compte. Cela tombait bien, le proviseur put enfin se prévaloir de le connaître ; par ailleurs la seule ligne téléphonique qui permettait de joindre l'extérieur était dans son bureau. Les deux hommes y montèrent donc, Jean-Baptiste craignant que l'inspecteur, par zèle, n'ouvre ses tiroirs et ne trouve la boîte de cartouches.

Carette appela le commissaire à son domicile, le réveillant à cinq heures du matin. Le compte-rendu qu'il fit au commissaire fut succinct mais précis, il attirait son attention sur la nécessité de se rendre au lycée d'urgence. Le proviseur, resté debout à l'entrée de son propre bureau, était assailli par des pensées contradictoires. Une

sorte de sidération s'était d'abord abattu sur lui, la double découverte de la victime dans le réfectoire et de la cave où il avait été probablement détenu et plus encore ... le proviseur n'osait imaginer ce qui pouvait s'y être passé. Le lycée se retrouvait au cœur d'un drame à la veille de la rentrée. Cela allait donner une publicité dont il aurait aimé se passer à quelques années de la fin d'une carrière dont il n'avait qu'à se féliciter. Il entendait déjà les chuchotements sur son passage, les propos écourtés, il voyait les regards par en dessous. A cela, s'ajoutait le pistolet que lui avait donné le commissaire. Le proviseur se demandait dans quelle intention l'arme lui avait été confiée, par un ami, certes, mais aussi un commissaire de police. Quelle imprudence de la part de ce dernier mais aussi de sa part, une arme ce n'était pas anodin ! Or il l'avait acceptée comme s'il s'agissait d'une bonne bouteille... Quelle inconséquence ! Une vraie question taraudait son esprit : était-ce l'arme du crime ? Il décida pour éclairer sa lanterne et se rassurer de se rapprocher, sitôt la communication terminée, du bureau et de vérifier si la boîte de cartouches était complète. La manœuvre fut difficile car le clampin, c'est comme cela que le proviseur appelait le jeune inspecteur, avait pris un malin plaisir à se pavaner dans son fauteuil, semblant en faire son quartier général. Un départ précipité de l'inspecteur vers la salle de réception où était réuni son staff afin de les préparer à l'arrivée imminente du commissaire, lui permit d'accéder au tiroir.

Fébrilement il ouvrit la boîte, les cartouches s'éparpillèrent sur le parquet, on aurait dit des billes rebondissant sur un carrelage. A quatre pattes, le proviseur récupéra les balles. C'était une petite boîte en carton fort avec l'indication « munitions pour 6.35 : 24 unités ». Il vida la boîte il les compta un... deux..., trois... quatre... vingt-trois ..., les recompta minutieusement, un... deux ... trois... quatre... vingt-trois. Il en manquait une. Il remit le tout dans sa poche, et, le visage blême, s'achemina vers la salle de réception. Le ciel semblait lui être tombé sur la tête. Le mince espoir auquel il se raccrochait tenait dans l'arrivée imminente d'André, sa maison n'était pas si loin du lycée, cela ne saurait tarder. Il saurait, lui, trouver une explication à tout cela, mettant fin au cauchemar.

CHAPITRE 5

Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée

Regardant anxieusement par la fenêtre, le proviseur vit avec soulagement la 403 grise de son ami et commissaire André Marey se garer devant le lycée. Celui-ci en sortit et, sans doute conduit par monsieur Amrouche qui devait veiller à la porte, se rendit directement à la salle de réception où le proviseur le rejoignit. Plusieurs personnes étaient là, au grand désespoir de Jean-Baptiste qui ne put donc s'entretenir avec André. Ils se saluèrent cependant amicalement et le proviseur en profita pour lui glisser à l'oreille qu'il avait besoin de le voir seul à seul de toute urgence. André lui fit un clin d'œil rapide pour lui montrer qu'il avait compris et se tourna vers son adjoint, Emilien Carette.

- Alors, inspecteur, de quoi s'agit-il ?

Carette résuma la situation pour tout le monde, non sans faire en sorte de montrer qu'il avait déjà beaucoup avancé dans la compréhension du problème et qu'il avait l'intention d'interroger très vite plusieurs des personnes présentes. Il proposa au commissaire que celui-ci prenne avec le proviseur les dispositions nécessaires pour garantir la confidentialité de cet événement dramatique survenu au lycée. Comme cela, il ne l'aurait pas sur le dos.

- Très bien, Carette, je suis d'accord, répondit le commissaire. Je vais faire sécuriser le périmètre et voir avec monsieur le proviseur - il lança un regard complice à Jean Baptiste - les mesures à prendre. Vous-même, vous organisez les interrogatoires avec vos subordonnés et, voyons, quelle heure est-il, presque six heures, bon, on se donne rendez-vous à neuf heures ici, dans cette salle et l'on fera un premier bilan, d'accord tout le monde ?

Un murmure d'approbations se fit entendre. Sans plus attendre, Carette demanda à son adjoint et aux policiers qui étaient là de venir près de lui afin de répartir le travail entre eux.

- Vous avez des salles de classe vides partout ici, leur dit-il, donc isolez-vous dans une salle avec la personne que vous allez interroger et on se retrouve dans deux heures pour faire le point et croiser les informations afin de pouvoir présenter un tableau d'ensemble au commissaire, ok ?

Carette s'installa dans la salle de classe la plus proche de la salle de réception du lycée et demanda à un de ses hommes de lui amener Julie Faure.

- Vous la trouverez à l'étage, dans l'appartement du proviseur, c'est sa fille.

Carette avait bien noté que la gamine était rentrée vers trois heures du matin et il se demandait si elle pouvait avoir vu quelque chose qui lui permettrait d'avancer. Il allait même jusqu'à penser qu'elle pourrait être liée à l'assassinat, directement ou indirectement.

Dans les trois minutes qui suivirent, le proviseur était devant lui, accompagné de sa fille.

- Monsieur Carette, pouvez-vous me dire ce que vous reprochez à ma fille ?
- Mais rien de particulier, monsieur le proviseur. Nous allons interroger toutes les personnes présentes dans ce lycée afin de recueillir leurs témoignages et mademoiselle Faure fait partie de ces gens-là, donc je vais recueillir auprès d'elle les informations qu'elle jugera bon de me communiquer
- Ah bon, très bien, je comprends. Puis, se tournant vers sa fille :
- Bon, eh bien je te laisse avec monsieur l'inspecteur et réponds franchement à ses questions.

La mignonne n'avait pas l'air au mieux de sa forme. Elle n'avait pas beaucoup dormi, c'était évident, comme en témoignaient ses yeux battus et ses traits tirés. De plus, elle s'était sans doute habillée rapidement avec ce qui lui était tombé sous la main ; en jean, pieds nus dans des tennis avec en haut un pull vert plus que froissé. Carette, habitué des bistrots du centre-ville et dont le regard était spontanément attiré par la gente féminine de moins de trente ans, eut l'impression d'avoir déjà vu son visage.

- Alors, mademoiselle, on me rapporte que vous êtes rentrée à trois heures du matin, c'est bien cela ?
- Oui, approximativement, répondit Julie.
- Ce serait plutôt quelle heure, selon vous ?
- Je crois qu'il était trois heures moins le quart.
- Et vous veniez d'où ? Attention, ajouta-t-il d'un ton on ne peut plus sérieux, tout sera vérifié, donc pas de baratin, d'accord ?
- J'étais invitée à une soirée, pour fêter la fin des vacances, on a dîné et après on a dansé.
- Et vous étiez où, combien, dans quelle rue, chez qui, avec qui ?
- Euh, on était une dizaine, peut-être douze, mais je n'en connaissais qu'à peine la moitié. On était chez les parents de Francis Botillon, rue Rousset, je crois.
- D'accord, et alors ?
- Alors, on a mangé, on a dansé, on a bien rigolé, quoi !
- Vous étiez avec votre petit copain ?

Julie hésita un peu, regarda ses chaussures et rougit. Carette l'observait, sans rien dire mais avec un sourire encourageant.

- C'est pas vraiment mon petit copain, on s'est juste rencontré hier soir et on a flirté un peu, c'est tout.
- Bon, dit Carette, et après il vous a raccompagné ?
- Oui, et on a parlé un moment.
- Juste parlé ?

Julie se tortillait sur sa chaise et regardant bien en face Carette avoua qu'ils s'étaient aussi embrassés.

- Le nom de ce jeune homme ?
- Julie rougit une fois de plus, sembla hésiter.
- Je ne peux pas vous le dire.
 - D'accord, Julie, ce que vous faites, ça ne me regarde pas. Mais avec qui, nous finirons par le savoir. Bon, vous avez remarqué quelque chose de particulier autour de vous pendant ce temps-là, réfléchissez !

- Comme ça, spontanément, je n'ai rien noté de particulier ; plusieurs voitures sont passées, des gens aussi, mais comme on était un peu dans un renforcement du mur, on ne nous voyait pas.

- A propos, par où passez-vous pour entrer dans le lycée ?

Là, Julie eut l'air très embêtée. Elle tortilla ses mains et sa respiration s'accéléra.

- Je ne peux pas le dire !

- Pourquoi ?

- Parce que je possède une clé que l'on m'a confiée secrètement, qui me permet de passer par le sous-sol.

- Ah bon, et en quoi est-ce si secret que vous ne pouvez pas en parler ?

- C'est monsieur Amrouche qui me l'a donnée et il m'a fait jurer de ne rien dire, parce que ça pourrait lui coûter très cher, m'a-t-il dit. Si vous en parlez, mon père va le virer, c'est sûr !

- Non, ça reste entre nous, je vous le promets. Mais après être rentrée, vous avez bien refermé la porte ?

- Il n'y a pas besoin, elle retombe toute seule, c'est tout.

- Julie, c'est très important, j'ai besoin que vous me disiez si vous avez bien vérifié qu'elle était refermée.

- Franchement, non. J'étais pressée et...

- Et un peu perturbée, non ?

- Oui, on peut dire ça, dit Julie en souriant à cette remarque.

- OK, maintenant, décrivez-moi le chemin que vous suivez pour remonter chez vous. Si vous voulez, on va le faire ensemble.

Ils s'y rendirent donc et reprirent le chemin emprunté par Julie en partant de la porte qui, du sous-sol, donne directement dans la rue derrière le lycée. En fait, cette porte servait pour l'enlèvement des ordures et l'apport des vivres et du matériel pour la cuisine qui est juste à côté. Carette constata par lui-même que la porte se refermait seule mais que si on l'accompagnait pour qu'elle ne fasse pas de bruit, elle ne se verrouillait pas obligatoirement.

- Julie, quand vous avez refermé, vous avez sans doute voulu que ça ne fasse pas de bruit.

- Oh oui, autrement vous avez vu, ça fait un sacré boucan, alors la nuit...

Le chemin suivi par Julie était tout sauf une ligne droite. En fait, le couloir passait juste le long de la pièce où le corps avait été découvert. Carette s'arrêta et questionna Julie pour savoir si elle avait entendu du bruit en passant là.

- Non, je n'ai rien entendu et puis il faut dire que quand je passe par là, c'est très mal éclairé et ça me fiche un peu la trouille, alors je marche vite.

- La porte qui est ici, dit l'inspecteur en montrant celle qui commande la pièce où le meurtre avait sans doute eut lieu, elle était ouverte ?

- Je n'en sais rien, je n'ai pas regardé.

Ils remontèrent et il laissa Julie repartir après avoir enregistré sa déposition, Carette ne put s'empêcher de penser qu'il y avait là une coïncidence curieuse. Sa conviction était que Julie, volontairement ou pas, n'avait pas refermé la porte complètement. Soit elle était de mèche avec le meurtrier – qui serait par exemple son flirt du soir – soit le hasard lui aurait permis de trouver cette porte ouverte. L'inspecteur pensait

qu'il allait falloir très vite vérifier toutes les issues possibles de cet établissement. La clé de l'affaire était peut-être là !

CHAPITRE 6

Le commissaire est dans l'escalier

Jean-Baptiste avait-il vraiment envie de retrouver André ? Il ne savait plus très bien où il en était sinon devant cette alternative : avouer au commissaire la disparition du pistolet d'ordonnance ou la dissimuler ? Il avait sans doute commis une première erreur en affirmant à Carette qu'il n'y avait pas d'armes dans le lycée.

Il décida de tout raconter à André avant d'être interrogé.

- Monsieur le commissaire, retrouvons-nous sans attendre dans mon bureau.

Jean-Baptiste s'adressait à voix haute à André, afin d'en imposer à l'assemblée.

- Je vous suis, monsieur le proviseur. Mesdames, messieurs, les interrogatoires vont se poursuivre. Je demande à chacun d'entre vous de ne pas quitter cette salle avant qu'ils ne soient terminés.

André savait que l'assistance n'était pas dupe du ton cérémonieux sur lequel il s'adressait à Jean-Baptiste. Apt était une petite ville. Tout le monde savait que le proviseur et le commissaire se retrouvaient régulièrement dans un café de la ville pour un petit déjeuner. Mais il fallait sauver les apparences.

La vue qu'offrait le bureau du proviseur sur le Calavon et sur le vieil Apt se méritait. La mauvaise jambe d'André se rappela à son souvenir pendant l'ascension dans l'escalier d'honneur du lycée.

Le commissaire s'effondra sur le premier fauteuil directoire du bureau tandis que Jean-Baptiste tirait le second pour se rapprocher de lui. Oubliés les « monsieur le proviseur, monsieur le commissaire ».

- Alors, Jean-Baptiste, pourquoi voulais-tu me voir de toute urgence ?

- André, tu te rappelles le pistolet d'ordonnance que tu m'as donné hier matin au café ?

- Oui évidemment. Et je sais aussi que c'est un pistolet d'ordonnance de calibre 6,35 qui aurait tué l'élève retrouvé dans ton réfectoire. L'assassin, c'est quelqu'un qui s'y connaît en arme à feu. Il sait qu'avec une arme aussi légère il faut tirer de près pour tuer. Ce type de pistolet de poche, c'est assez courant, toute la pègre s'en sert parce qu'il est très facile à cacher. C'est ça qui t'inquiète ? Attendons le rapport d'autopsie et des laboratoires pour identifier formellement l'arme.

- André, c'est pire que ça ! Ton pistolet, il a disparu. Je l'avais rangé en revenant du café hier matin dans ce tiroir de mon bureau : il n'y est plus !

- Garde ton calme Jean-Baptiste !

- Laisse-moi terminer ! Il manque une cartouche dans la boîte ! Il n'y en a que vingt-trois !

- Jean-Baptiste, Es-tu bien certain de l'avoir rangé à cet endroit ? Qui aurait pu te voir ranger ce pistolet ?

- Aucune idée. En revanche, j'ai l'impression d'avoir été suivi en revenant au lycée, dans la rue Saint-Georges. Quand je suis arrivé au lycée, j'ai croisé le concierge et le surveillant général mais pouvaient-ils se douter de la présence du pistolet dans

ma poche ?

- Étrange, car j'avais bien pris soin de te remettre l'arme le plus discrètement possible, rappelle-toi. Il est urgent d'attendre les résultats des experts.

- Ah ! Emma que fais-tu là ?

Si Emma frappait avant d'entrer dans le bureau de Jean-Baptiste elle n'attendait jamais qu'il l'autorise à entrer pour pénétrer dans la pièce. Et soudain, Jean-Baptiste, déjà contrarié, se rappela qu'Emma l'avait suivi dans son bureau cette nuit.

- Bonjour André, ce n'est pas un bon vent qui vous amène hélas. Mais ... qu'est-ce que c'est ?

Emma avait failli glisser sur quelque chose qui roulait sous la semelle de son escarpin. Elle se pencha pour ramasser l'objet et le tendit à Jean-Baptiste.

- C'est à toi Jean-Baptiste ?

- Oui ! Donne-moi ça tout de suite !

André crut reconnaître une cartouche de 6,35 et échangea un regard soulagé avec Jean-Baptiste.

- Je vous quitte, dit brusquement André. Je vais prévenir la préfecture. Tu te charges de la famille et du recteur d'académie ? A bientôt, Emma.

André sortit du bureau pour entreprendre la descente de l'escalier d'honneur jusqu'à la salle de réunion. Sa descente prudente et laborieuse laissa à André le temps de réfléchir, marche après marche. D'abord une certitude : le coupable connaissait le maniement des armes à feu, ce qui réduisait considérablement l'éventail des suspects. Ensuite, beaucoup de questions : qui avait été torturé dans la cave et qui avait torturé ? Il faudrait vérifier si le sang du matelas était celui de la victime. Pourrait-il s'agir d'une mise en scène ? Il faudrait aussi se faire confirmer l'heure du décès de la victime. Le coupable aurait-il eu le temps de déplacer la victime de la cave vers le réfectoire sans se faire remarquer ? Un complice aurait-il pu lui prêter main-forte ?

Enfin, que penser de la disparition du pistolet d'ordonnance ? André se refusait à échafauder des hypothèses tant qu'il n'avait pas reçu le rapport du laboratoire.

Déarrassé d'André et de Jean-Baptiste, Carette avait pu reprendre ses interrogatoires. Il était retourné dans « sa » salle de classe. Il avait fait chercher Coste, l'économiste du lycée. L'inspecteur-adjoint, Ricard, proche de la retraite, se chargeait de Simoni. Deux agents étaient en faction devant la cave et le réfectoire. On interrogerait le concierge monsieur Amrouche, madame Coste. On devait encore s'occuper de monsieur Amrouche, de madame Coste et de son fils Pierre avant d'interroger officiellement le proviseur, son épouse et leurs fils. Il s'agissait de ne pas traîner pour éviter aux témoins de se concerter avant l'interrogatoire.

Emilien savait que Coste et Simoni avaient alerté le proviseur du décès d'Aimé Clément, un peu avant trois heures ce matin, mais l'heure restait à préciser. Il s'était fait le pari que c'était Coste qui avait trouvé le corps.

L'inspecteur resta assis au bureau sur l'estrade et fit asseoir Coste à une table du premier rang, un homme bedonnant d'un physique quelconque, le cheveu gras et la trogne fleurie, revêtu de sa blouse de travail, le dos voûté.

- Monsieur Coste, cette nuit avec monsieur Simoni vous avez prévenu le proviseur que vous aviez découvert le corps d'Aimé Clément dans le réfectoire. C'est bien ça ?
- Oui monsieur »
- Lequel de vous deux a découvert le corps ?
- C'est moi monsieur l'inspecteur, dit Coste non sans satisfaction. Carette se félicitait lui d'avoir vu juste.
- Comment l'avez-vous découvert ?
- Ma femme et moi, nous étions couchés mais nous n'arrivions pas à dormir. Moi la préparation de la rentrée m'avait éreinté : le matériel, les salles de classe, l'internat, les livraisons pour la cantine au réfectoire. Je me demandais si je n'avais pas oublié de fermer une porte à clé, d'éteindre un interrupteur. Ma femme, elle n'arrivait pas à fermer l'œil à cause du fiston qui n'était toujours pas rentré d'une soirée chez un copain de classe. Elle s'inquiète en ce moment avec tout ce qui se passe dehors. Et à un moment, elle a cru voir une lumière à travers les volets et m'a demandé de descendre voir ce qui se passait.
- Par où êtes-vous entré dans le réfectoire ?
- Par la porte principale, celle qui donne sur la cour du lycée en face de nos appartements.
- Avez-vous remarqué quelque chose de suspect lorsque vous êtes entré ?
- Eh bien maintenant que vous me le demandez, je me souviens qu'en arrivant devant la porte du réfectoire je me suis dit que j'avais bien fait de descendre tout vérifier : la porte était simplement tirée. J'avais dû oublier de la fermer à double tour, comme me le reproche ma femme. Et j'ai vu le mort. Ce qui m'a frappé, c'est que le corps était couvert de sang mais que le carrelage du réfectoire lui, il était tout propre.
- Quelle heure était-il ?
- L'horloge du réfectoire marquait deux heures cinquante. Ensuite, je me suis précipité chez le surveillant général monsieur Simoni. Son appartement se trouve sur le même palier que le mien au deuxième étage. Il ne devait pas dormir lui non plus car il est venu tout de suite ouvrir la porte. Je lui ai expliqué ce qui se passait. Il est redescendu avec moi dans le réfectoire. Le temps de reprendre nos esprits, nous avons décidé de ne pas attendre et de remonter prévenir le proviseur.
- Monsieur Coste, j'aurai certainement d'autres questions à vous poser. Essayez déjà de dresser la liste de toutes les personnes qui ont pu pénétrer hier dans le réfectoire, la cuisine et les dépendances. Encore une chose monsieur Coste avant de signer votre déposition : quel est le nom du copain qui avait invité votre fils hier soir ?
- Francis Botillon, monsieur l'inspecteur. Je vais voir ce que je peux faire pour la liste. Au revoir monsieur l'inspecteur.

Maintenant, quatre fins de cette histoire sont proposées.

Pour la première, aller à la page 29 (Chapitre 7.1).

Pour la deuxième, aller à la page 40 (Chapitre 7.2).

Pour la troisième et quatrième, aller à la page 59(Chapitre 7).

SUITE ET FIN 1

CHAPITRE 7.1

Il faut faire avancer l'enquête !

Telle était l'injonction adressée à ses hommes par le commissaire.

Dans le contexte de la politique nationale, locale – les prochaines élections – et scolaire, la rentrée ne devait pas être perturbée par ce crime odieux.

Dans la salle de réunion du commissariat qui servait de quartier général pour les rares opérations menées dans la petite ville, devenue trop étriquée pour la circonstance, étaient réunis le commissaire bien sûr, les agents présents au collège, l'inspecteur adjoint et le légiste reconnaissable à son nœud papillon. Tous ? Non ! Sauf l'inspecteur Carette en train d'avaler quatre à quatre les marches de l'escalier en bois particulièrement bruyant qui menait à la salle de réunion et aux bureaux. Une panne d'oreiller malencontreuse mais récurrente ! Et le procureur-adjoint qui s'était fait fi d'arriver après tout le monde. Hiérarchie oblige.

Quelques minutes plus tard, les regards convergèrent vers le commissaire.

- Messieurs, dit-il, il est temps de faire un point.

Le médecin légiste s'avança légèrement prenant le relais :

- Clément a été trouvé le mort dans le réfectoire, dans une position, j'oserai dire une mise en scène préparée par le criminel et ses complices. Le jeune homme a reçu une balle de 6.35 à bout touchant. La mort a été instantanée, probablement entre une heure et trois heures d'après la rigidité cadavérique. Il n'y a pas eu de trace de lutte. Rien sous les ongles, rien sur le corps.

Le commissaire prit le relais.

- Donc, visiblement, le corps a été transporté.

- L'analyse du sang prélevé dans la cave, poursuivit le légiste, montre que le crime n'a pas eu lieu dans ce sous-sol, le sommier a été aspergé de sang, probablement de poulet... il s'agit d'une mise en scène grossière.

L'un des agents crut se souvenir qu'il existait un poulailler près des cuisines.

- Ce qui nous renvoie, dit le procureur, à la question du lieu où le garçon a été assassiné et comment le corps a été transporté dans le réfectoire.

Le commissaire reprit la main en jetant un regard glacial à Carette qui semblait à la peine pour retrouver son souffle, et s'adressa à lui par un « Où en êtes-vous ? » péremptoire.

Celui-ci, assis à califourchon sur sa chaise, s'avança vers le centre de la salle ce qui provoqua un déplacement symbolique des positions du commissaire, du procureur et du légiste qui, par leurs mimiques, montraient clairement qu'ils appréciaient peu cette initiative prolongeant le charivari malencontreux qui avait précédé son arrivée. Sans paraître perturbé, Carette fit une intervention remarquable. Pour lui, il apparaissait peu vraisemblable que le proviseur et les membres de la communauté scolaire soient partie prenante dans le crime mais peut-être dans sa mise en scène, la question se posait. Peut-être avait-on voulu brouiller les pistes ? En tout cas,

le trio juvénile infernal, Botillon, Coste, Julie, comme il l'appelait n'était pas très clair. L'expression un peu triviale fit hausser les sourcils du procureur. Nonobstant, Carette, tel le petit cheval blanc de Paul Fort, poursuivit dans le mauvais temps qui grondait au-dessus de sa tête.

- Botillon, Julie et le fils Coste ont participé à une soirée qui leur permettait de se retrouver avant leur rentrée en terminale. Qu'en était-il de Clément ? D'après le fils Botillon, Il s'est introduit inopinément dans la propriété, profitant de l'arrivée de quelques camarades dans une maison que le notaire et sa femme avait laissée à disposition de leur fils, préférant le temps d'un week-end, le calme d'une propriété située en aval du Calavon, en lisière des champs d'oliviers.

A ce moment de la réunion, l'inspecteur-adjoint, placardisé à quelques encablures de la retraite depuis l'arrivée du commissaire, prit la parole. Il révéla par ses propos une connaissance incontestable du terrain dans lequel s'ancrait le crime, qu'il semblait considérer, à tort ou à raison, comme une possible exécution. Il se mit en devoir de planter le décor du crime.

- Il y a dans notre petite ville un contentieux à la fois diffus mais exprimé à travers les inscriptions tracées sur les murs en faveur de l'Algérie française. Les jeunes sont divisés à propos de l'Algérie. Il y a ceux qui s'en foutent mais craignent encore de partir en Algérie ; ceux qui considèrent que l'Algérie est une nouvelle guerre perdue après l'Indochine et qui ont participé naguère aux mobilisations pour le blocage des trains qui transportaient les soldats du contingent vers Marseille et de là vers Alger. Enfin, ceux qui considèrent que l'Algérie est la France et doit être défendue coûte que coûte. Qu'il en va de l'honneur de l'armée et de la France. S'interrogeant sur la fermeté de convictions exprimées à l'origine par De Gaulle, cette frange semble prête à basculer dans l'activisme. Or l'arrivée du fils Clément a fait office de précipitant. Ce dernier, dont on pouvait penser qu'il allait s'engager auprès des partisans de l'Algérie française, a surpris. Envoyé en France avec son frère par son père pour l'éloigner du climat de guerre civile qui régnait à Alger, il a porté le débat dans son nouvel établissement, au grand dam du proviseur qui n'aspirait qu'à sanctuariser son école et de Simoni qui a détesté d'entrée ce qu'il appelait le jeune capitulard.

Le vieil inspecteur impressionna son auditoire en poursuivant d'un ton qu'on ne lui connaissait pas.

- Le jeune homme était profondément attaché à l'Algérie et croyait encore à la réconciliation. Ces divisions au sein de l'école ont donné lieu à quelques échauffourées, quelques empoignades qui se sont provisoirement apaisées le temps des vacances. Ce d'autant qu'à ce schisme s'ajoutait le charisme du jeune homme auprès des femmes de l'établissement. Aucune, de Mme Coste à Emma ou Julie, n'était indifférente au charme du jeune méditerranéen habitué à séduire.

Pour l'inspecteur, la « boom » était peut-être l'occasion de mettre les choses au clair dans un sens comme dans l'autre.

Le procureur, qui avait un rendez-vous avec son supérieur, intervint pour couper court et reprit les propos liminaires du commissaire :

- Il faut désormais faire avancer l'enquête ! Interroger à nouveau les adultes sur la

nuit du crime, les jeunes sur cette fameuse soirée, creuser les liens qui les unissent, et les haines qui les divisent.

Puis prenant de la hauteur, il conclut par un :

- Messieurs, l'opinion est inquiète, si la police n'avance pas dans ses investigations, la presse risque d'en faire ses choux gras et de s'en emparer. La population nous le fera payer aux prochaines élections.

Déjà, tous craignaient que dans le Landerneau du fruit confit, on commença en effet à parler de « l'Affaire » alors qu'à quelques centaines de mètres de là, dans la rue d'à-côté, l'un des protagonistes de toute affaire criminelle - la presse - était toujours en cette rentrée sur le pied de guerre mais pour d'autres raisons.

Pour l'heure, la mort du jeune homme découvert dans le réfectoire était passée presque inaperçue et n'avait encore mobilisé que la presse régionale toujours à l'affût d'une affaire qui fit monter ses ventes. D'autant que les « jeunes plumes » locales avaient de plus hautes ambitions que de s'encalminer dans un trou du cul de la France. Le crime du Calavon pouvait être un tremplin, une formidable opportunité, pour une carrière et une vie enviée de grand reporter sous la lumière.

Les policiers quittèrent donc en meute la salle à l'invitation du commissaire pour regagner leurs bureaux et approfondir les interrogatoires. Les protagonistes étaient convoqués au commissariat dans l'après-midi.

CHAPITRE 8.1

Où chacun se dévoile

Interrogatoire de Mr Simoni, ce jour à 13 h 30. 41 ans, surveillant général..., l'inspecteur survolait d'un air las les notes couchées sur un vieux carnet aux coutures lustrées... Il reprit ... Bel homme, sportif, un charisme certain auprès des grands élèves et des femmes mûres. Corse, Algérie française, un homme de devoir, se disait le policier, mais, détail qui détonait, cravaté comme un mafieux.

L'homme avait pris les devants et s'était assis face au bureau, sans y être invité, après un bref et presque imperceptible signe de tête en guise de politesse. L'inspecteur décida d'attaquer derechef.

- Monsieur Simoni, comme vous exercez la fonction de surveillant général dans l'établissement, vous devez à ce titre connaître parfaitement les lieux et les personnes. Dites - moi comment vous avez pris connaissance du crime.

L'homme lui répondit d'une voix forte qui n'admettait aucune réplique.

- Quand Monsieur Coste, est venu frapper à ma porte, j'ai ouvert à la seconde. Les veilles de rentrée, j'aime me préparer, revoir les fiches des élèves, celles des professeurs. J'ai pris l'habitude d'y noter leurs tics et parfois leurs travers. Vous me direz, cela dépasse vos fonctions, je vous réponds, cela me permet d'avoir une meilleure communication avec eux. Je sais ainsi ceux qui sont solides et ceux qu'il va falloir aider pour que dès les premières semaines certaines classes ne se transforment pas, si vous me permettez l'expression, en vaste foutoir. Une vieille habitude de l'armée où j'ai eu l'honneur de servir pendant la guerre d'Indochine.

L'inspecteur reprit la main.

- Justement, avez - vous des éléments qui sont susceptibles d'être portés à notre connaissance sur les relations entre les élèves et le petit Clément ?

- Vous savez, le petit Clément, comme vous l'appellez, était surtout un blanc bec avides de conquêtes, sûr de son opinion sur l'Algérie. Il a eu du mal à s'adapter auprès d'un groupe de garçons, copains de longue date autour du fils Botillon, ce qui a complètement bouleversé l'ambiance de l'établissement. Il a fallu calmer le jeu à maintes reprises. Comptez sur moi, j'y suis parvenu. Dans la nuit du crime, j'ai bien entendu tard dans la nuit des bruits diffus de pas et de portes que j'ai portés au crédit du Kabyle qui avait pour mission de vérifier la fermeture des portes laissées ouvertes par les gosses de l'économiste et du proviseur qui rentraient de quelques fêtes. Mais je considère qu'après la cloche de la sortie des cours, la sécurité de l'école n'est plus malheureusement de mon ressort.

Après lui avoir fait signer son P.V., l'inspecteur lui donna congé avant d'appeler d'une voix forte M. Amrouche assis sur un banc au bout du couloir.

Curieusement, en dehors de l'école, sans son balai et son seau, le concierge n'avait plus la même allure. Si ce n'est son attitude, il s'apparentait plus à un modeste employé de bureau. Tiens, il l'aurait bien vu dans une pièce de Labiche avec sa haute

taille et ses manchons sur une blouse grise. Fermé comme une porte de prison, répondant par monosyllabes, Amrouche apparaissait comme un défi, un pont-levis à descendre. C'était lui le véritable maître des lieux, de la cave au grenier, avec son trousseau de clés qui tintinnabulait, ouvrant et fermant tant de portes. Pourtant, il avait opté dans l'immédiat pour le moins disant.

- Oui, concédait-il, il était chargé de mettre en sécurité le lycée en ces temps difficiles, mais il fallait compter aussi avec les escapades des enfants.

C'est ainsi qu'il appelait la progéniture des autorités du collège. Peut-être en relation avec ses propres enfants qu'il avait dus laisser en Algérie avec sa femme chez ses parents. Le mot enfants laissait transparaître, au-delà de sa réserve, une tendresse certaine qui tranchait avec son caractère taciturne. Tout en l'observant, l'inspecteur ne pouvait se défaire d'une certaine sympathie vis - à - vis de ce déraciné mais, d'expérience, il avait décodé l'implicite de ses propos. Amrouche avait probablement laissée ouverte la porte qui donnait sur la rue pour que les enfants puissent rentrer. Cela ouvrait des perspectives sur les conclusions à tirer de cette soirée macabre. Par ailleurs comment concevoir que lors de ses rondes, le concierge n'ait rien remarqué dans les sous-sols. Le vieil inspecteur feignait de s'échauffer.

- Otez-moi d'un doute. Après le retour de la fête, vous avez quand même bien vérifié si les portes étaient bien fermées ? Le transfert du corps du jeune Clément dans les caves ne pouvait pas passer inaperçu ! Amrouche s'emberlificota dans des propos confus où il finit par dévoiler qu'il organisait, seul, des messes noires en égorgeant un poulet dans la cave où l'on avait découvert le corps, comme un rituel pour oublier les tortures qu'il avait subies en Algérie. D'où le sang de poulet et les cordelettes exorcisant les drames qu'il avait vécus.

CHAPITRE 9.1

Une famille plus complexe qu'il n'y paraît

À quelques mètres de là, le jeune inspecteur accueillait Julie. Après une nuit de cogitations à se tourner et se retourner, sans trouver le sommeil, la jeune femme avait perdu définitivement sa superbe. Le visage bistre, les yeux noyés, elle était habillée sobrement d'un léger chemisier gris à manches courtes, car il faisait encore chaud en cette fin d'été, et d'une jupe plissée descendant au-dessous du genou dont elle ne cessait de tirer sur les bords. Regard baissé, tout semblait prêt pour un acte de contrition. Elle avait d'ailleurs répété au petit déjeuner avec sa mère les propos à tenir, mais le bouleversement de la veille lié à la mort d'Aimé Clément et la fatigue pesaient : elle mélangeait tout. Le fruit était mûr pour tomber.

Protecteur et toujours galant, l'inspecteur fit le tour du bureau pour lui offrir un café ou un verre d'eau qu'elle refusa et une chaise en bois sur laquelle Julie se recroquevilla. Aux questions posées, elle tentait de faire front en prenant le temps de la réflexion.

Oui, elle connaissait le jeune Clément depuis son arrivée en France mais « en tout bien, tout honneur », ajoutait-elle ; mais un léger rosissement des pommettes trahissait des liens plus étroits entre les deux jeunes gens. Elle finit par concéder qu'à la veille des vacances leurs relations avaient tourné au flirt discret, non sans pouvoir éviter que sa mère ne s'en fût aperçue. Cette situation n'avait pas tardé à la mettre en porte-à-faux avec ses camarades, en particulier avec Botillon qui lui servait, avec une déférence calculée, de garde du corps lors des rares sorties que son père autorisait, en dépit d'une haute idée qu'il avait de l'avenir de sa fille. Ce qui n'allait pas sans tiraillements dans le groupe, le mot, délicieux dans sa bouche, cachait des tensions, que Julie, lorsque l'inspecteur se fit plus pressant finit par admettre, notamment entre Clément et le fils du notaire, entre Clément et son père Jean -Baptiste, car ce dernier s'était aperçu de la présence chez lui du jeune homme.

Dès lors, le flux, longtemps contenu, se libéra. La jeune fille craqua. Oui, lors de cette fameuse soirée dans la maison du notaire, les esprits s'étaient échauffés à l'arrivée inopinée d'Aimé, d'autant qu'on ne savait qui l'avait invité. Un petit groupe de garçons, la bande à Botillon, s'était isolée avec le jeune homme et on entendait dans le salon des bribes d'une discussion vive, sans que Julie qui surveillait leur joute, du coin des filles, toutes de bonne famille, n'ait pu s'interposer. Un grand blond boutonéux en avait profité pour lui proposer de danser un rock ce qu'elle avait accepté, par inadvertance, ayant la tête ailleurs.

Quelques minutes plus tard, les garçons étaient sortis du bureau du notaire, la mine grave pour ne pas dire plus. Aimé était-il dans le lot ? Elle dut avouer que non. La soirée s'acheva alors brutalement. Francis Botillon avait crié sur un ton qui n'admettait aucune réplique : « la fête est fini ! Tout le monde dehors. »

Alors que la majorité des invités s'éclipsait en maugréant, un petit groupe de garçons était resté dans la maison. Julie, elle-même, était repartie avec un groupe de filles, ce qui était peu ordinaire car d'habitude Botillon la raccompagnait jusqu'à chez elle et en complète contradiction avec ses premières déclarations. Elle était passée par la petite porte pour accéder à l'appartement familial, mais perturbée et fatiguée, elle ne se souvenait plus de l'avoir fermée. Emilien Carette conclut :

- Donc, vous n'avez pas revu Aimé depuis qu'il a été isolé dans le bureau du notaire. S'était-elle inquiétée ?

- Oui, concéda-t-elle mais il fallait jouer sur deux tableaux, donner le change en restant avec les copines tout en étant aux aguets sur ce qui se passait dans la pièce à côté. Dans un premier temps, elle pensait que les garçons s'étaient isolés pour boire de l'alcool puis l'inquiétude et la sidération avait fait le reste, brouillant sa lucidité.

Quant à Botillon, le jeune Botillon, il n'était guère plus frais. Il est vrai que depuis l'arrivée d'Aimé, il affichait une mine contrite, on aurait un évêque auquel on avait refusé la pourpre cardinalice. Francis, puisque tel est son prénom en hommage au grand-père déjà notaire et inamovible adjoint au maire de la petite ville du Calavon dans les années de l'avant-guerre, balbutiait ses réponses. Il gardait en tête l'image de son rival, « l'autre » comme il se forçait à l'appeler pour mieux marquer sa différence auprès de ses affidés. L'autre était plus rayonnant, plus séducteur auprès de ses condisciples, tous sexes confondus. Alors les belles filles qui faisaient rêver les jeunes coqs étaient attirés par le jeune homme. Même Julie, pour laquelle, il nourrissait de doux espoirs. L'année précédente avait été un calvaire pour ce garçon jeté à bas de son piédestal.

Francis adoptait devant son interlocuteur profil bas, il raconta la soirée, l'altercation dans le bureau du père, Aimé qui brandit le 6.35, les autres qui l'entourent, le coup qui part... les jeunes qui s'égayent, ceux qui restent pour enlever le corps, le déposer à la va-vite dans le sillage de Julie dans le réfectoire au bruit des pas du concierge qui remontait de sa cave et qui dans un état second ne s'aperçut de rien. Le pistolet qu'il fallait jeter dans les flots du Calavon rendu furieux par l'orage.

Un bureau plus loin, le commissaire s'était réservé l'interrogatoire du proviseur et de sa femme, Emma. Normal, n'étaient-ils pas amis ?

D'abord sa femme. Au premier chef, la femme de proviseur semblait abasourdie par la mort d'Aimé Clément. Elle entra dans le bureau du commissaire, seule, car Marey avait congédié d'un regard et d'un non la tentative du proviseur pour accompagner son épouse.

- C'est une enquête, s'était-il excusé auprès de son ami, pour atténuer le refus initial.

Là tout-à-trac, face au commissaire, elle se rappela dans un flash qu'il lui en avait fallu des diners organisés avec plans de tables diplomatiques avec les autorités locales pour lui décrocher ce poste de chef d'établissement auquel son mari tenait tant. Mais quelle tristesse, quel dessèchement de l'âme pour une femme comme elle qui rêvait de belles aventures en plein désert. Elle rêvait à Jean Gabin, à celui qui, murmurait à Michel Morgan de sa belle voix profonde : « T'as de beaux yeux, tu sais

». Son professeur de mari, elle n'arrivait pas à se faire à l'idée qu'il était proviseur, lui avait ramené André ! Quelle aubaine ! Mystérieux, le regard sournois, un ancien des services de renseignements comme il l'avait laissé échapper maladroitement au couple, un soir trop arrosé. Et boiteux avec ça ! Il avait bien tenté quelque chose, un soir, en posant le pied sur le sien en dessous la table. Surprise, elle l'avait regardé, impassible, et avait réagi comme s'il s'agissait d'une maladresse, au pire d'une incongruité ! Mais la main laissée sur son bras un peu plus longtemps qu'il ne fallait ne l'avait pas trompée : Allez, s'était-elle dit, voilà un homme prêt au marivaudage... son seul bonheur à elle, sa raison de vivre, c'étaient ses enfants. Non sans contradictions, elle enviait avec gourmandise la jeunesse de Julie qui lui rappelait la sienne, où tout semblait possible. Mais Julie avait grandi trop vite et s'était éloigné d'elle. Alors quand sa fille avait ramené Aimé à la maison, ses yeux et son cœur s'étaient emballés. Elle ne lui était pas insensible, lui qui était, sûr de son charme, à la recherche d'une femme gironde, disponible, une Edwige Feuillère locale. Ses regards ne trompaient pas. L'été était devenu difficile. Aimé avait des demandes d'argent, son oncle l'avait réduit à la portion congrue. Il y avait toujours la menace sous-jacente que tout se dévoila. La fille et la mère se jalouaient en secret. Le père, plus fin qu'il n'y paraissait, avait tout compris et s'en était ouvert à son ami André...

Revenant à la soirée du drame, le commissaire avait ciblé les allées et venues régulières de la femme du proviseur. Elle était la seule à avoir ses entrées dans le bureau, à ordonner les papiers. N'avait-elle pas fouillé dans le tiroir et trouvé le 6.35 ? A cette question abrupte, elle ne se déroba pas. Oui, elle avait mis la main sur le revolver ; étonnée et effrayée de trouver une arme dans un tiroir, elle l'avait ramenée dans l'appartement pour avoir une explication avec Jean-Baptiste. Que faisait cette arme dans le bureau de son mari ? Dans la précipitation de la rentrée, elle avait remis l'explication à plus tard, l'arme avait disparu, placée maladroitement dans le tiroir de la table de chevet au moment où Julie était partie chez le fils du notaire. Il faudrait remettre tout cela à plat le lendemain, s'était-elle dit.

Après un bref regard échangé avec sa femme, le proviseur entra dans le bureau. Lui aussi avait réfléchi depuis leur dernière discussion. Les propos d'André l'avaient étonné, lui d'habitude si prévisible. Au rappel du 6.35, André avait botté en touche. Il avait évoqué l'idée d'un bon connaisseur des armes à feu. Or il devait bien se douter qu'il éliminait d'office le premier cercle, les adultes mais aussi les jeunes, ou peut-être visait-il Amrouche. André s'était perdu en considérations techniques ; chacun savait qu'une arme de ce calibre ne pouvait servir qu'à la pègre. Or cette dernière se réduisait à quelques malfrats. Quelque chose le chagrinait. La seule personne qui était rentré dans le bureau était, à sa connaissance, sa femme et comme un fait exprès, c'est elle qui avait mis le pied sur la cartouche qui manquait. Et puis son esprit revenait à son ami. Quel drôle d'idée de lui confier un pistolet mais aussi quelle légèreté de l'avoir accepté. Et puis ce départ précipité du bureau comme pour couper court à la discussion. Il est vrai qu'il est en première ligne, mais quand même ! A ses yeux, une certitude se faisait jour, le pistolet avait disparu et les balles se baladaient sur la moquette.

Oubliés, les soliloques mutuels dans l'arrière salle d'un café, on était bel et bien

dans un commissariat, les deux hommes étaient graves. Marey prit la parole. A travers la vitre qui donnait sur le couloir, on voyait Jean-Baptiste baisser la tête. L'interrogatoire, mais y avait-t-il interrogatoire, dura cinq minutes. Le proviseur se leva, retrouva Emma dans le couloir, le couple sortit. Le commissaire n'avait pas bougé.

ÉPILOGUE

La fin de la journée était arrivée, les eaux du Calavon rentrées dans leur lit, les pluies orageuses glissaient vers l'est, des odeurs de remugle se mêlaient aux parfums plus subtils des plantes aromatiques et des arbustes aux feuilles vernissées. Dans la salle de réception de la mairie requise pour la circonstance, le commissaire Marey prit la parole, d'un ton calme, apaisé, après les quelques heures frénétiques qui avaient, mine de rien, tenu en haleine la population.

Pour lui, l'affaire était simple. Lors d'une fête entre les jeunes du lycée, un pistolet ou plutôt un 6.35 amené par l'un d'entre eux - il s'agissait d'Aimé dérobé à son oncle le pharmacien - était passé de main en main ; chacun le soupesant, l'observant sous toutes ses coutures. Et puis, le jeu avait commencé, la roulette russe, chacun croyant le magasin vide. Le coup était parti à la stupeur des jeunes gens. Aimé savait-il qu'il était chargé ? Y avait-il logé une balle ? Nul ne pouvait répondre. Dans la stupeur et la précipitation, le corps du jeune homme avait été ramené au lycée, l'arme jetée dans le cours tumultueux du Calavon, Amrouche avait prêté la main à la farce tragique en égorgeant un poulet innocent pris dans le poulailler.

Cette histoire à laquelle chacun des protagonistes donna son aval permettait à tous de sortir indemne du drame. Le commissaire qui avait armé le proviseur et avait laissé une balle dans le canon, le proviseur qui avait rangé l'arme dans le tiroir, Emma qui l'avait ramenée à la maison. Tous, sauf peut-être Julie, qui l'avait donnée à Aimé dans la crainte qu'il soit agressé, avait une arrière-pensée mais ceci nous entraînerait dans une autre histoire dont la première ligne ne fut jamais écrite.

Une année plus tard, Marey avait disparu de la ville, on le disait au service de l'OAS, le proviseur avait récupéré tout son petit monde, sa femme, sa fille, son personnel et ses élèves qu'il connaissait si peu. Le jeune inspecteur, soutenu par l'ancien commissaire Marey était rentré sur Paris. Julie commençait avec le fils Botillon, plus prince consort que jamais, sa première année de droit à Montpellier. On avait oublié un jeune homme qui, un soir de fête, avait été victime d'un terrible engrenage auquel tous avaient participé.

SUITE ET FIN 2

CHAPITRE 7.2

Le retour du «policeman»

Après le départ d'André, Jean-Baptiste se retrouva seul. Lui, d'ordinaire si ordonné, ne savait que faire et la petite cartouche du 6.35, dans sa poche, ne se laissait pas oublier. Il se dit qu'il ferait mieux d'aller la replacer dans sa boîte.

Il ne pouvait s'empêcher de maudire le sort qui semblait s'acharner contre lui. Pourquoi dans « mon » lycée entre tous les lycées ! Il pensait aussi à ce que venait de lui demander André.

Qui avait dérobé le pistolet ? Lors de ses visites de la veille, personne ne s'était retrouvé seul dans son bureau. Emma y assurait le ménage, maladroitement secondé par lui-même. Jean-Baptiste avait toujours tenu à distinguer scrupuleusement les affaires du lycée et les siennes. Le personnel de service qui assurait le ménage de l'établissement ne pénétrait jamais dans son appartement, sauf rarement pour y faire certains travaux d'entretien. Seuls lui-même, Emma et les enfants y venaient de temps en temps.

Il fallait contacter le rectorat et prévenir l'oncle de la victime. Il faudrait aussi voir avec monsieur Amrouche. La découverte du matelas dans la cave l'inquiétait même s'il pouvait s'agir d'un vieux matelas de l'internat laissé là en attendant le jour du passage des services d'enlèvement de la municipalité. Comment expliquer le sang ? Et les liens ? Mais il ne parvenait pas à voir le rapport entre la disparition du pistolet et la présence du matelas. Réfléchissant sans parvenir à rien de bien concluant, il joua un instant avec la petite cartouche. Il se souvenait de ce qu'il avait coutume de dire à ses élèves, à l'époque où, avant de devenir proviseur, il enseignait encore. Le plus souvent, lorsque l'on ne parvient pas à trouver une solution pour traduire un texte, ou simplement le comprendre, ce n'est pas parce que l'on ne connaît pas les éléments de la réponse, le vocabulaire, mais parce que, inconsciemment, on ne veut pas les prendre en compte, que l'on se focalise sur quelque chose d'autre. C'est d'ordinaire la solution la plus simple qui est la bonne. Et la solution la plus simple est...

Il prit un fruit confit dans la boîte posée sur son bureau et le mangea lentement. Tout cela ne lui plaisait guère.

Machinalement, il ouvrit son tiroir pour ranger la cartouche et là, à côté de la boîte en carton fort décoré du MFde Manufrance entouré d'une couronne de laurier et du logo de la société : Bien faire et le faire savoir, il vit le petit pistolet « type policeman ».

Il en lâcha la cartouche qui roula dans le tiroir. Restant un instant immobile, il essaya de calmer sa respiration et les battements soudainement affolés de son cœur. Quelle était cette diablerie ! Il lui fallut bien deux à trois minutes pour arriver à se reprendre.

Finalement, un peu plus calme et capable de commander ses mains tremblantes, il sortit son mouchoir et prenant délicatement le pistolet par le canon il le huma.

Il sentait nettement la poudre. Le cran de sécurité n'était pas en place, ce qui l'étonna de la part d'André qui ne lui aurait certainement pas donné une arme non verrouillée. Il mit le cran, tira le magasin : cinq cartouches dans le magasin et une dans la culasse. Quelqu'un avait bien tiré avec le pistolet.

Mais, plus inquiétant, qui avait remis le pistolet en place ? Vraisemblablement la personne qui l'avait pris. Et qui, depuis le moment où il avait remarqué sa disparition un peu après trois heures du matin, avait pu se retrouver dans son bureau ?

Il fallait prévenir André tout de suite.

Il se demanda soudain pourquoi André ne lui avait pas dit que le pistolet était chargé et qu'il manquât une cartouche dans la boîte de munitions n'avait aucune importance. Peut-être simplement pour ne pas l'inquiéter outre mesure. Il passa dans la salle de bains, s'aspergea le visage d'eau froide.

Il se reprit tout de même assez pour penser à appeler le rectorat. Il valait mieux qu'ils apprennent la nouvelle par lui que par la police ou la rumeur publique qui ne tarderait pas. Heureusement, le recteur était déjà réveillé. Il le connaissait depuis longtemps et le considérait comme un allié, presque comme un ami. Le recteur, comprenant bien l'état de désarroi du proviseur, lui proposa de se charger de prévenir monsieur Clément.

La conversation téléphonique terminée, Jean-Baptiste sortit sur le palier. Avisant un des policiers en faction, il lui demanda d'aller chercher le commissaire.

André arriva très vite. Jean-Baptiste lui expliqua ce qu'il venait de découvrir.

- Tu n'as touché à rien, demanda-t-il ?

- J'ai juste sorti le pistolet par le canon avec mon mouchoir. Il sent la poudre.

Mouchoir et pistolet étaient restés sur le buvard vert du bureau. André les prit, alla à la fenêtre, examina le pistolet à la lumière.

- Pas d'empreinte. Cela ne m'étonne pas, il a été essuyé. Même un enfant de dix ans connaît le coup des empreintes aujourd'hui.

André retira le magasin du pistolet.

- Il manque une cartouche, dit Jean-Baptiste. Tu me l'avais donné chargé, n'est-ce pas.

- Oui, un pistolet vide et les cartouches à côté dans une boîte, ça n'a qu'un intérêt relatif.

- Avec sept cartouches ?

- Oui.

- Et le cran de sécurité mis.

- Bien entendu, ce n'est pas la peine de risquer un accident. Personne n'est assez idiot pour se promener avec un pistolet sans cran de sécurité.

- Lorsque je l'ai retrouvé, tout à l'heure, dans mon tiroir, le cran était levé.

- Vraiment !

- Oui.

- Je n'aime pas ça, JB, je n'aime pas ça.

- Et l'odeur de poudre ?

- Cela ne veut rien dire. Si c'est bien le pistolet que je t'ai donné hier matin, je l'avais essayé avant de te le donner. Mais il va falloir vérifier : ils se ressemblent tous comme des petits pains : et même plus. Bon, je passe le pistolet aux spécialistes,

ils ne seront pas longs à nous dire. Toi, tu ne bouges pas, il leva l'index pour bien souligner ce qu'il disait. Je ne veux surtout pas que l'on puisse dire que tu as un traitement de faveur. D'ailleurs, ce n'est pas moi qui vais mener les interrogatoires pour toi et ta famille.

Il sourit. Ils restèrent silencieux un instant tous les deux.

- Dis-moi, Jean-Baptiste, ton concierge, Amrouche, tu as confiance en lui ?

- Comme en moi.

- Bon. Je vais mettre Carette sur l'affaire, il n'est pas idiot. C'est un type qui est monté par les femmes et qui est tombé ici par les femmes, Carette, c'est un womaniser comme tu dirais, un homme à femmes, mais pas un idiot.

Depuis l'époque de leur captivité où Jean-Baptiste avait appris l'anglais au futur commissaire, ils avaient pris l'habitude de parler ou simplement d'utiliser des mots anglais entre eux. Ce retour à une forme de complicité de la part du commissaire rassera Jean-Baptiste.

- Dis-moi, André, le mort, il semble qu'il ne soit pas mort ici... il n'y pas de sang partout...

- Sois gentil, ne te mêle pas de l'enquête. Reste en dehors le plus possible.

Le commissaire se leva et s'en alla, laissant le proviseur perplexe.

CHAPITRE 8.2

Le ballet commence

Le commissaire Marey trouva l'inspecteur Carette au moment où celui-ci relisait ses notes sur l'interrogatoire de Julie.

- Alors ? demanda le commissaire.

- Alors, je n'aime pas ça dit Carette.

- Ah bon, vous non plus. Personne n'aime ça, Carette. Bon, dites-moi.

Carette fit un résumé rapide de l'interrogatoire.

- Bon, dit le commissaire, en se frottant le menton avec ses doigts. Carette, vous êtes au courant de mes rapports avec le proviseur.

Je n'étais pas à la brigade depuis plus de deux heures que je savais tout, pensa Carette qui se contenta d'un signe de tête.

- Bon, vous comprendrez bien que je ne peux conduire le bal moi-même. Alors, c'est à vous de jouer.

Il leva l'index en un geste qui lui était familier et que certains de ses collègues s'amusaient souvent à reprendre.

- On ne va pas utiliser la langue de bois, vous et moi, Carette. Vous êtes en disgrâce, bon. Apt, pour vous, ce n'était pas vraiment une promotion. Bon, vous allez avoir la chance de vous sortir de là. Mais attention : il faut des résultats, et vite, avant que l'histoire ne s'emballe. Vous me suivez ?

Un peu dubitatif, Carette acquiesça.

- Ca sent la grosse affaire et, à Paris, ils vont vouloir en finir au plus vite. Un Pied-Noir mort dans le réfectoire, un matelas ensanglanté dans la cave, vous savez comment vont les choses. On y cherche de la politique : fellaghas, barbouzes et tout le toutim.

- Je ne crois pas que les deux affaires soient liées, dit Carette.

Le commissaire leva une fois de plus son index.

- Carette, dans la police, on ne croit pas, laissez cela à l'église. Vous croyez aux coïncidences, vous Carette ? Moi pas.

Les deux hommes se regardèrent un instant en silence.

- Puisque vous avez commencé, vous vous chargerez des interrogatoires de la famille du proviseur. Mais avant cela, vous foncez chez Botillon. Le petit Botillon, vous allez certainement le tirer du lit. Botillon, c'est une grosse légume, notaire, conseiller municipal, rad-soc, franc-mac. Vous voyez ce que je veux dire ! Le fils, c'est jeunesse dorée et compagnie, limite blouson noir. On n'a pas vraiment de fiche sur lui, papa a fait ce qu'il fallait pour, mais on le connaît. Et vous savez, quand nous autres poulets on connaît un type à dix-sept ans, ça sent rarement bon. Bousculez-le un peu. Cette engeance-là, ça craque facilement.

- On ne risque pas d'avoir des ennuis avec le père ?

- Non, ne vous inquiétez pas, Botillon père, on en a long sur lui. Il a des mauvaises habitudes. Vous voyez ce que je veux dire.

- Non.

- Les p'tits ballets républicains, Carette. Ballets roses, ballets bleus. S'il vous fait des difficultés, n'hésitez pas à y faire une allusion, il comprendra vite. Bon, pas de question ?

- Le cadavre, commissaire, il n'y avait pas de sang autour. Cela voudrait dire qu'il a été transporté alors qu'il était déjà mort.

- Jamais de conditionnel dans une enquête, Carette. Ça peut vouloir dire ça mais aussi autre chose.

- Comme quoi ?

Le commissaire sembla hésiter un instant.

- Il n'était peut-être pas mort.

- Vous croyez !

- Je ne crois rien pour l'instant. Le légiste nous le dira. Voyez-vous, Carette, la question que je me pose, ce n'est pas vraiment pourquoi on l'a emmené dans le réfectoire mais plutôt à quel endroit il était avant, endroit que l'on nous a dissimulé en l'amenant là justement.

Pas si idiot que ça, le vieux pensa Carette.

Sur la place de la Bouquerie, autour de la fontaine de la République, les marchands avaient déjà monté leurs étals mais, à part quelques ménagères matinales, il n'y avait pas encore foule. Carette, que ses longues soirées avaient habitué à la ville, trouva facilement l'hôtel particulier des Botillon. Rad-soc, franc-mac, Carette avait une sainte horreur de cette engeance, avec, certainement, une pointe de jalousie qu'il était toutefois capable de noter. Alors qu'il attendait devant la porte, tirant d'abord gentiment sur la chaînette de la sonnette, puis, quelques instants plus tard, tambourinant franchement avec la tête du lion faisant buttoir de porte, il se demanda ce qui se serait passé s'il avait été lui-même rad-soc et surtout franc-maçon. Il ne serait pas là mais certainement encore à Paris. Il n'aurait pas été exilé ainsi.

Un judas s'ouvrit dans l'épaisse porte.

- Pourquoi vous tapez comme un sourd. On n'a besoin de rien.

- Inspecteur Carette, police, lança Carette en montrant sa carte.

A travers le grillage en fer forgé du judas, Carette voyait juste une partie du visage du cerbère. Un vieux type mal rasé, ou simplement pas encore rasé en raison de l'heure.

- Le coup du carton avec un truc tricolore dessus, on me l'a déjà fait. Allez, passez votre chemin avant que j'appelle vos collègues.

Le vieux eut un petit rire, façon animal marin soufflant l'air par le nez.

Carette posa sa carte contre la grille côté photo et emblème, puis la retourna pour lui faire voir les tampons et la signature du préfet. Il avait choisi la patience. Pas besoin de brusquer le vieux qui pourrait se braquer.

- Regardez bien, mes collègues, c'est moi. Je voudrais voir votre patron.

Nouveau soufflement.

- L'est pas là, le patron.

- Et le fils : Francis, il est là.

- Pour sur qu'il est là, doit dormir, est rentré vers quatre heures du matin, même qu'il m'a réveillé.
- Alors allez le réveiller vous-même et dites-lui qu'un inspecteur veut le voir tout de suite.

- Va pas être content.

Les clefs tournaient dans la serrure et le concierge ouvrait la porte.

- Vous étiez content quand il vous a réveillé. Et dites-lui bien que c'est important. Soit je le vois tout de suite, soit je suis de retour dans une demi-heure avec une convocation et je l'embarque au poste.

- Vous n'y allez pas de main morte, vous, dit le vieux avec une pointe d'admiration dans la voix.

- Vous pouvez lui dire que c'est sérieux, il y a mort d'homme.

- Mort d'homme. Qu'est-ce que vous dites là !

Un quart d'heure, et deux cigarettes plus tard, Botillon fils entra dans le grand salon où le cerbère amadoué avait installé l'inspecteur.

- Voulez un café, demanda celui-ci.

- Oui, grand, noir, fort, avec deux sucres.

Botillon fils, Francis, attendait, debout, les bras ballants. Comme pour Julie Faure, Carette eut l'impression qu'il l'avait déjà vu, probablement lors de ses sorties nocturnes. Autant Julie Faure avait du piquant, avec un petit côté beauté du diable, autant Botillon fils n'avait rien de bien engageant. Il est vrai qu'il n'était pas à son avantage, le teint pâle, l'air fripé et l'allure avachie. Plutôt petit, le visage maigre, le cheveu blond terne. Mon Dieu, qu'est-ce que les gonzesses peuvent bien trouver à ce genre de minables, pensa Carette. Mais il y avait le fric de papa et la bagnole du gnome. Carette remarqua que Botillon fils avait pris le soin de se coiffer, redressant une sorte de banane jaune sale remontant sur son front plat avec de la gomina. Elle est belle, la jeunesse dorée !

- Asseyez-vous, jeune homme.

Sans réfléchir, et sans tenir compte de ce que lui avait conseillé le commissaire, Carette choisit la manière douce. Il serait toujours temps de taper sur la table plus tard. Carette fonctionnait à l'instinct et son instinct, justement, venait de lui souffler qu'il fallait prendre Botillon de biais, en douceur.

L'interrogatoire de Botillon fils fut donc mené rondement, et avec tact, à peine le temps qu'il fallut à Carette pour boire son café, excellent en plus.

Oui, il y avait eu une surprise-partie dans l'hôtel. Oui, ses parents étaient absents - ils s'absentaient toujours les soirs de boom. Non, Francis n'était pas le petit ami de Julie Faure, même si la poupée était bien roulée. Non, il ne pouvait jurer que le fils Clément était là, enfin, peut-être, il ne s'intéressait pas vraiment aux gars, surtout quand il y avait des gonzesses.

Carette, complice, proposa une cigarette que Botillon fils accepta. C'est le moment qu'il choisit pour lui annoncer la mort du jeune Clément. Tout venait sans préméditation, Carette avançait au jugé. Il avait la certitude d'être un bon interrogateur. Il eut l'impression que Botillon était vraiment étonné.

- Mort !

- Oui, une balle dans la région du cœur. Balle de pistolet, 6-35 certainement. Vous avez des armes dans la maison ?

- Oui, papa est chasseur.

J'aurais dû m'en douter, se dit Carette.

Son café était fini. Carette estima qu'il valait mieux laisser Botillon fils dans son jus.

- Passez au commissariat en fin de journée, on mettra votre déposition par écrit et vous la signerez.

En sortant de chez les Botillon, Carette se dit qu'il allait reprendre tous les interrogatoires en commençant par la famille Faure et, ce soir, il ferait le tour de ses informateurs du monde de la nuit. Il y avait définitivement quelque chose qui ne tournait pas rond dans cette histoire. Quoi que pouvait en penser cette ganache de commissaire, son instinct le lui disait avec insistance.

Dehors, la place du marché fourmillait maintenant de monde. Carette se sentait déprimé comme toujours après un interrogatoire. Les prévenus mentaient si mal généralement. La foule de ce samedi matin le dégouta. Pour l'éviter, il prit par la petite rue Calade qu'il avait déjà emprunté pour se rendre chez Botillon. Il voulait rentrer un instant chez lui pour se laver et se changer. Il se sentait sale.

A l'angle de la rue du Jardin de l'Evêché, sur la façade morte d'un immeuble, une gigantesque inscription attira son regard : Fellaghas assassins : en lettres majuscules, sans faute d'orthographe, avec juste quelques coulées de peinture rouge, comme des filets de sang.

Certain que le graffiti n'était pas là une demi-heure plus tôt, Carette se sentit soudain mal à l'aise. Il regarda derrière lui. Il était seul. Il hâta le pas pour rentrer chez lui.

CHAPITRE 9.2

Mauvais sang

Quatre heures plus tard, Julien Carette requinqué, rasé de près et aftershavé arriva au poste. Le commissaire lui-même n'était pas là. Il demanda à un des policiers de service d'aller lui chercher, dans l'ordre les différentes personnes impliquées dans l'affaire : le proviseur, son épouse, sa fille Julie, Monsieur et Madame Coste, Simoni, Monsieur et Madame Amrouche. Il reprit tout depuis le début, au grand agacement du proviseur qui voyait là où il n'y avait rien que de très naturel, une vexation personnelle. Mais tout le temps que durèrent ces contre-interrogatoires somme toute décevants, comme ils le sont généralement, Carette pensait à Botillon fils. En fait, il l'attendait, comme s'il avait un compte à régler avec lui. Celui-là, il était certain qu'il lui avait menti, autant certain que le fait qu'un plus un égale deux.

Il se présenta juste avant sept heures, au moment où Carette venait de finir et pensait déjà à sa ronde du soir. Les gars de l'équipe de jour partaient, laissant Carette seul avec le préposé à la nuit, Jean-Claude.

Francis Botillon s'était refait une beauté depuis ce matin. Banane fièrement relevée sur son front bas, pantalon jaune, chaussures de daim, chemise ouverte laissant voir la chaînette en argent. Il la joua haut dès son entrée, sans même prendre le temps d'un bonjour.

- Papa m'a conseillé de ne rien signer et de ne parler qu'en présence de notre avocat.

- Ah bon, et il est où, ton baveux ?

Carette, il ne fallait pas trop le chercher.

En deux enjambées, il était devant Botillon fils qui tournait déjà vinaigre et, d'une bourrade, il le poussa sur une chaise.

- Ton baveux, il n'est pas là, mais toi, t'es là. Et cette affaire, t'es dedans jusqu'aux oreilles, et ton « papa » comme tu dis, s'il s'avise de nous mettre des bâtons dans les roues, il va se retrouver dans la vase fissa fissa. Compris ?

Carette tira une chaise vers lui et s'assit juste devant Botillon, à le toucher. De sa main gauche, il rafla sur son bureau un Code civil à couverture molle qu'il plaça sur la cuisse de Botillon.

- Tu sais ce que c'est, ça ? C'est la loi ! Et ça, c'est la main de la loi, dit-il en frappant le livre de son poing droit.

- Aie ! Qu'est-ce que vous faites, vous êtes fou.

- T'énerve pas, petit gars, t'auras même pas une trace.

Il donna un autre coup sur le livre et, comme Botillon tentait de se relever, il l'attrapa par les poignets. Le Code civil tomba par terre.

- On va bien s'entendre tous les deux, ton baveux n'est pas là, « papa » n'est pas là mais toi et moi on est là, alors tout va bien. Tu vas tout me dire, gentiment, et pas de mensonges entre nous n'est-ce pas. Tu vas crécher chez moi et, dans la nuit, je

viendrais voir si t'as besoin de rien. Compris ? Allez, te fais pas de mauvais sang, tout ira bien, on va s'entendre, toi et moi, on est déjà potes, tu vois.

Il lui donna une petite tape, mais bien marquée, sur la nuque et, se levant, alla ouvrir la porte de son bureau.

- Jean-Claude, prépare la suite royale, Monsieur reste avec nous ce soir, et veille bien à ce qu'il manque de tout. Je vais revenir plus tard.

Jean-Claude emmena Botillon fils, bien plus blanc que sa chemise et Carette se prépara pour aller voir ses indics. Il vérifia son arme de service, replaça son holster pour le rendre presque invisible, enfin, invisible comme doit l'être un holster, c'est-à-dire, invisible pour les pékins et visible, juste ce qu'il faut, pour ceux qui pourraient avoir envie de s'y frotter. Il tira ses manches, lissa sa cravate et, vogue la galère. Il commencerait par aller dîner chez Angelo. On bosse mieux le ventre plein.

Vers deux heures du matin, Carette avait fini sa tournée des grands-ducs. Comme d'habitude quand on prend la peine de creuser, il en avait appris des belles. Pas jolie, jolie, la province, se disait-il. Et Paris ? C'était mieux Paris ? Au fond, pensait-il, il n'y a que le travail de terrain qui paye. Un tout petit peu éméché, il estimait qu'il en savait assez pour faire une visite à son hôte au commissariat. Chose promise, chose due ! Et puis, ce petit crétin méritait bien une bonne baffe dans la gueule. Au pire, cela ne lui ferait pas de mal et, au mieux, ça attendrirait la viande.

Chantonnant gaiement l'air de Boris Vian, Carette se dirigea d'un pas très légèrement chaloupé vers le poste de police, ne remarquant même pas le nouveau slogan à la peinture rouge qui ornait le rideau de fer de la quincaillerie Mouchon : Mort au FLN.

Une bonne paire de claques dans la gueule

Un grand coup d'savate dans les fesses

Un marron sur les mandibules

Ça vous fait une deuxième jeunesse

Jean-Baptiste Faure rêvait. Dans son bureau, dont il surveillait avec attention le tiroir, madame Coste, en peignoir, lui expliquait qu'il ne pouvait être question de nourrir les élèves uniquement avec des fruits confits pour le repas de rentrée.

Qu'ont-ils donc tous contre les fruits confits ?

Comment allait-il pouvoir se défaire de Madame Coste ? Elle en prenait vraiment trop à son aise.

Alors qu'il attendait, dans la queue pour acheter cent-cinquante tranches de jambon chez le boucher, il se réveilla.

Il faisait chaud et l'air lui sembla lourd. Emma dormait paisiblement à côté de lui. Il entendait sa respiration douce. Les terribles vers de Baudelaire lui revinrent :

Et quand nous respirons, la mort, dans nos poumons,

Descends, fleuve invisible, avec de sourdes plaintes.

Il releva la courtepointe de coton et se leva.

Sans faire de bruit, il ramassa sa robe de chambre, ouvrit la porte-fenêtre de la chambre et passa sur la terrasse.

Il faisait encore nuit noire. Sa montre indiquait trois heures moins cinq.

Exactement l'heure où Coste et Simoni l'avaient réveillé la veille.

Les chiliennes n'avaient pas encore été rangées et, après avoir fait un tour de la terrasse et regardé à ses pieds la ville endormie, il s'installa dans celle qu'il préférait, la bleu clair.

Le ciel était voilé et de petits nuages filaient rapidement vers le sud. Il remarqua à peine deux ou trois étoiles. A quelle heure se couchent les étoiles ? s'interrogea-t-il. Son esprit, vagabondant, ne cessait de revenir sur le problème du petit pistolet d'ordonnance. Quelqu'un l'avait pris dans son tiroir puis remis. Mais qui ? Les garçons n'auraient-ils pas pu le chaparder pour jouer ? Il leur poserait la question demain. Ou bien Julie ? Mais ce ne sont pas les filles qui s'amuse avec des armes à feu. N'était-il pas plus raisonnable de penser que le petit pistolet avait glissé vers le fond du tiroir lorsqu'il l'avait refermé et que, dans son trouble, il ne l'ait pas vu lorsqu'il avait cherché son calepin pour appeler le rectorat. Ruminant de la sorte, il s'endormit pour retomber dans un autre rêve.

Il y avait épreuve commune dans la grande salle d'examen. Trois classes ensemble. Celles de Julie, de Jean et d'Antoine. Debout sur l'estrade, il surveillait les élèves. A côté de lui, caché de ceux-ci par le bureau, Monsieur Simoni faisait des pompes au sol. Quel manque d'à-propos, pensa-t-il. Il allait devoir le réprimander. Mais pas devant les élèves ! La porte de la salle s'ouvrit et André suivi de l'inspecteur Carette entrèrent. André avait un petit sourire mi-figue mi-raisin et Carette un long museau de rat. Derrière eux, une compagnie de gendarmes mobiles, le fusil-mitrailleur Mat 49 en bandoulière, vinrent se placer sur les côtés de la salle, encadrant les élèves qui, comme si rien ne se passait, continuaient à composer. Dans le couloir, des parachutistes béret sur la tête bloquaient toutes les issues.

Monsieur Amrouche, en djellaba, lui dit à l'oreille. « Modèle Parabellum, 32 coups, 9 mm » et Monsieur Simoni, redressé maintenant, de surenchérir : « Ca vous coupe un élève en deux à cinquante mètres ». Quelqu'un cria : « Et la cédille, vous en faites quoi de la cédille ! Qu'allons-nous devenir sans la cédille ? »

CHAPITRE 10.2

L'affaire se corse

- Comment va notre invité ? demanda Carette à Jean-Claude.
 - Il a beaucoup gueulé au début, puis il a pleurniché. Maintenant, il dort, je crois.
 - Régime sec ?
 - Tout ce qu'il y a de plus sec.
 - Allez, J.C. va en griller une dehors pendant que je souhaite bonne nuit au petit.
- Carette passa par son bureau pour récupérer son Code civil. Botillon fils était couché en chien de fusil sur la banquette de la cellule, face au mur. Carette ouvrit la porte sans faire de bruit, s'approcha doucement du dormeur et lui flanqua avec le Code un bon coup sur le bas du dos.
- Botillon se redressa et s'assit sur la banquette. Carette s'installa à sa droite, posa le livre sur le genou droit de Botillon.
- T'inquiète pas, petit, tout va bien. On va causer gentiment, toi et moi.
 - Je ne vous dirais rien, parvint à articuler Francis Botillon d'une voix faible.
 - Mais si, mais si. On va jouer franc-jeu, toi et moi, pas de bluff hein. Roger le Corse, tu connais Roger le Corse. Tu te souviens, les petites enveloppes blanches. Je sais tout, tu vois. Mais Roger, il sait pas que je sais. Mais imagine que Roger, il apprenne que je sais. Y pourrait penser quoi, Roger ! Il pourrait penser que c'est par toi que je sais pour les petites enveloppes. Tu piges !
- Carette donna un coup avec la paume de sa main sur le Code civil.
- Vous n'avez pas le droit.
 - Le droit, le droit !
- Il donna un autre coup sur le Code civil.
- Tu vois ce qu'on en fait du droit. Et toi, tu as le droit de revendre les petites enveloppes de Roger à tes copains ? Et Roger, il en fait quoi, du droit ? Alors, tu me dis gentiment tout ce que je veux savoir et moi, en bon pote, je laisse pas filer à Roger que tu m'as parlé. Pigé ?
- Francis Botillon piqua du nez, sa banane avachie sur son front. Carette en profita pour lui donner une autre tape, bien appuyé cette fois, sur le dos du crâne.
- Question un : la fille Faure, elle couche avec qui ?
 - Je ne sais pas, un peu avec tout le monde.
 - Avec toi aussi ?
 - Non, je vous jure.
 - C'est vrai. Toi, t'as d'autres occupations. Et avec le Pied-Noir ?
 - Je crois.
 - A la bonne heure, tu vois, ça vient tout seul. Et Aymé Clément ?
 - Clément ?
 - Oui, Clément, le Pied-Noir, il fricote dans la politique, Clément ?
 - Je ne sais pas.
 - Allez, mon petit Francis, c'est pas grave, tu peux pas tout savoir. Mais moi, tu

vois, je sais des choses que tu ignores. Tu vois, c'est ça la police bien faite. Bon, maintenant, on en vient au plat de résistance. Le pistolet, le petit 6.35, qui l'avait ?

- Je ne sais pas. Je n'ai rien vu. Je vous jure.

Carette donna un grand coup de poing sur le Code civil.

- Jure pas, Francis, jure pas. Faut pas jurer. Allez, joue pas à ça avec moi mon petit Francis. Allez, dis-moi tout.
- Je ne sais pas qui l'avait apporté, mais ils jouaient avec.
- Qui ça, ils ?
- Julie, le Pied-Noir, Paul.
- Paul ?
- Paul Coste.
- Qui d'autre ?
- Je ne sais pas trop. On a joué avec, comme dans un film.
- Il s'est mal terminé ton film. Et à la fin du film, justement, il est parti avec qui le pistolet.
- Je ne sais pas, mais je vous jure qu'il n'y a pas eu d'accident chez nous.

Carette donna deux petites frapes amicales sur la joue de Francis.

- Allez, file mon gars. On se reverra. Et motus, tu te doutes bien que la colère de papa ne vaudra jamais celle de Roger le Corse.

Jean-Baptiste Faure s'était endormi dans sa chilienne et embarqué dans un autre rêve. Un soldat, plus grand que les autres avec un curieux casque plat, s'était dressé devant lui. Ce n'était ni un gendarme mobile, ni un parachutiste. Il tenait un fusil et un objet arrondi dans la main gauche. Alors qu'il le soulevait devant le proviseur, comme pour l'en frapper, celui-ci remarqua que c'était une faucille. L'homme portait trois montres à son poignet gauche. A l'instant où Monsieur Faure comprenait le lien qui unissait la faucille des communistes et la cédille de l'Algérie Française, le soldat lança sa faucille comme on lance une grenade et elle tomba avec un bruit sourd aux pieds du proviseur. Il s'éveilla, non pas en panique – il savait bien qu'une faucille n'est pas une grenade, mais étonné par sa découverte de la relation entre la faucille et la cédille.

Du coin de l'œil, il vit qu'une voiture, un 403 commerciale comme celle de l'intendance, avec le siège arrière couché, traversait le pont sur le Calavon. La voiture tourna à gauche, vers le lycée. C'était certainement le bruit qu'elle avait fait en s'engageant sur le pont des Cordeliers qui l'avait éveillé.

Il regarda sa montre. Trois heures deux. Il ne s'était assoupi que pendant quelques secondes. Il crut entendre autre chose, comme une porte qui battrait et, sans même y réfléchir, rentra dans l'appartement, prit sur le petit buffet de l'entrée la lampe torche utilisée lors des nombreuses coupures de courant, et sorti sur le palier. Ainsi, debout en haut des escaliers, il hésita un instant. Qu'allait-il faire ? Il descendit doucement les degrés lisses, sans bruit. Il avait déjà oublié la subtile mais évidente correspondance qu'il avait saisie entre la faucille et la cédille. Il faudrait toujours avoir un papier à côté de soi pour noter ce que l'on rêve, se dit le proviseur. En bas, la porte conduisant vers les caves était entrebâillée. Rien que de très naturel,

Madame ou Monsieur Coste la laissait toujours ainsi les soirs où Hamilcar, leur chat, n'était pas rentré.

Il commença sa descente, ne prêtant pas attention à la tête de mort marquée au charbon sur le plafond de l'escalier. A l'époque de son prédécesseur, une chasse au trésor avait été organisée dans les réserves.

Sans allumer les lumières, et à la seule lueur de sa lampe torche, le proviseur commença à avancer dans les couloirs. Il s'arrêta devant une porte ouverte. Il se souvenait que, dans cette salle, étaient conservés des collections de vieux manuels, en particulier ceux en service à l'époque de l'Occupation. Il les avait lui-même feuilletés un jour en pensant qu'ils feraient, dans une ou deux générations, les délices d'un historien. Il y avait une marque sur le sol en terre battue devant la porte, comme si un objet assez large, soixante, soixante-dix centimètres, et lourd avait été trainé au sol. Il identifia aussi des traces de pas. Soudain inquiet, il éteignit sa torche et, immobile, écouta le silence autour de lui. Il crut entendre une sorte de frôlement dans son dos. Il regrettait de ne pas avoir en main le petit pistolet d'ordonnance d'André lorsqu'il fut frappé derrière le crâne et qu'il s'effondra sur le sol.

CHAPITRE 11.2

Chamboule-tout

À quatre heures quarante-deux, un coup de fil anonyme prévint la police qu'il y avait un blessé dans les sous-sols du lycée. A quarante-six, Carette était éveillé. Sur place, il comprit très vite que le proviseur n'était pas là et décida de faire prévenir le commissaire dès cinq heures vingt. Comme il le dit à Monsieur Coste, « il y a le feu au lac ».

Trois quart d'heure plus tard, on avait fait les découvertes suivantes. Le proviseur avait été retrouvé, inconscient mais vivant, dans la réserve des vieux manuels, Monsieur Amrouche avait disparu et let avec lui la 403 commerciale de l'intendance. Le médecin appelé sur les lieux affirma qu'il ne fallait pas se faire de soucis pour le proviseur mais que, par sécurité, il fallait le faire conduire à l'hôpital.

- Vous voyez ce que je voulais vous dire, Carette, lança le commissaire Marey, dès que Emma Faure, un des policiers et Jean-Baptiste Faure toujours inanimé furent partis dans la voiture du commissaire.

- Qu'est-ce que vous voulez dire, demanda Carette.

- Vous avez vu les marques dans la cave. Il devait y avoir des armes cachées là et elles ont été évacuées avant qu'on ne les trouve. Nous avons eu tort de ne pas faire une perquisition en profondeur. Amrouche travaille sûrement pour le FLN. A l'heure qu'il est, il doit déjà être à Marseille et demain il sera sur un bateau direction l'Algérie. Et puis, on a l'explication pour le matelas ensanglanté, le bâillon, les liens. Il devait y avoir un type blessé qu'Amrouche avait recueilli là en profitant que le lycée était vide et qu'il a fait évacuer avant la rentrée scolaire sans avoir le temps d'effacer les traces. Le sang, c'était celui du blessé, le bâillon un garrot pour la blessure et les liens, la ficelle qui devait retenir le matelas roulé. Bon. Les œufs sont cassés, à vous de faire l'omelette, Carette. Alors, si vous voulez boucler l'affaire avant eux, dépêchez-vous. Nous allons avoir la Sécurité militaire sur le dos très, très vite.

- Je suis d'accord avec vous pour les armes, Amrouche et le matelas, mais cela ne veut pas dire que les deux affaires soient liées.

- Parce que vous croyez aux coïncidences, vous, Carette ? J'ai un type qui se dit kabyle pour ne pas trop éveiller les soupçons – pas idiot d'ailleurs comme système, remarquez qu'il est peut-être vraiment kabyle – et qui bosse pour le FLN comme concierge dans un lycée, une cache d'armes dans ce même lycée – car c'est cela que les types du labo vont nous trouver – et un Pied-Noir assassiné dans ce même lycée : et vous pensez que les deux affaires ne sont pas liées. Bon.

Il souffla.

- Nous avons des nouvelles de l'expertise du pistolet, demanda Carette ?

- Ah, le pistolet, vous ne croyez pas que c'est la pièce centrale, Carette ?

- Le jeune a été tué avec un petit pistolet, pas avec une arme de guerre.

Le commissaire Marey consulta sa montre.

- Vous avez peut-être raison, je vais téléphoner au labo, ils savent peut-être déjà.

Vous, lancez les interrogatoires pour cette nuit, diffusez un signalement pour Amrouche et les consignes pour retrouver la 403.

Dix minutes plus tard, le commissaire Marey retrouva Carette en train d'interroger Madame Amrouche. Elle pleurait, répétant sans cesse que ce n'était pas possible, qu'elle ne savait pas, que son mari était un honnête homme.

Les deux hommes passèrent dans le couloir, laissant Madame Amrouche sous la surveillance d'un de leurs hommes.

Carette, qui avait passé dix-huit mois en Algérie lors de son service militaire et n'en gardait pas un trop bon souvenir, explosa.

- Toujours le même cinéma, ils ne savent jamais rien et sont tous « honnêtes ». Comme s'ils savaient simplement ce que cela veut dire « honnête ».

- Calmez-vous, Carette. Y a des gens honnêtes partout. J'ai eu le labo, ils attendaient neuf heures pour nous appeler. Ils ont fait les vérifications. La balle retrouvée dans le cadavre ne correspond pas au pistolet que je leur ai donné. J'ai aussi parlé avec le légiste. Le jeune Clément n'était vraisemblablement pas mort lorsqu'il est tombé dans le réfectoire. Il pense toutefois qu'il y a été amené par au moins deux personnes. Il a en effet des traces d'ecchymoses sous les aisselles qui laissent penser qu'il était fermement soutenu.

CHAPITRE 12.2

Le chat sort du sac

Carette reprit son bâton de pèlerin et relança les interrogatoires. Il alla même voir Monsieur Faure à l'hôpital. Il venait de se réveiller et l'infirmière lui laissa cinq minutes. Mais il n'avait pas même besoin de cinq minutes. Le proviseur avait entendu un bruit et vu une voiture ressemblant à celle de l'intendance, il était descendu dans les caves et avait été assommé. Point.

Un peu avant midi, Carette, mort de fatigue et de plus en plus de mauvaise humeur, interrogea une fois de plus Botillon fils. A midi trente, il déboula sans frapper dans le bureau du commissaire Marey.

Celui-ci, leva les yeux de son journal où, en première page, un titre annonçait un grand article : APT AUX CRIMES, un collégien assassiné et le proviseur victime d'une agression violente, toutes nos informations page trois.

- Le gosse a craché sa valda, commissaire.

Pas idiots, ces journalistes de mettre l'article en page trois plutôt qu'en page deux, pensait le commissaire. On tourne la page mais on ne commence pas par la deux, mais par la trois.

- Asseyez-vous, Carette, faites comme chez vous.

Carette ne remarqua pas l'ironie du commissaire. Il s'installa dans le fauteuil servant d'ordinaire pour les prévenus.

- Alors !

Marey avait replié son journal.

- Botillon fils a avoué.

- C'est lui qui a tué ?

- Non, mais il a fini par cesser de mentir, c'est la fille Faure qui a apporté le pistolet. Elle a même déclaré qu'elle l'avait pris dans le bureau de son père. Un certain nombre des crétins présents chez lui a joué avec toute la soirée. Il affirme aussi qu'elle est repartie avec la victime et le fils Coste. Ils auront continué à jouer avec le pistolet et bang.

Marey se passa la main sur le menton.

- Dites-moi, Carette, vous n'oubliez pas quelque chose ?

- Oui, je sais, le rapport des gars du labo.

- Bon : alors, vous n'allez tout de même pas imaginer que les gars du labo se trompent, parce qu'à ce moment, on ne peut plus se fier à rien.

Il regarda son journal.

- Vous avez autre chose à me dire ?

- Oui. La fille Faure, Julie, elle couche à droite et à gauche.

- Vous tenez cela de qui, Carette ?

- Un informateur.

- Bon, je vois. Dites-moi, Carette, vous savez ce que c'est un informateur : un informateur, c'est d'ordinaire un type, ou une femme, bon, mais le plus souvent un

type, pas très net, qui nous livre, ou nous vend des informations pour qu'on n'aille pas trop mettre notre nez dans ses propres affaires. Bon, vous savez ce que ça vaut, la parole d'un indic, guère plus cher que le type lui-même. Ils vous disent souvent ce qu'ils pensent que vous voulez savoir. Allez, suivez mes conseils et oubliez la famille Faure. Pour les gars du Deuxième Bureau qui doivent être en chemin, c'est une affaire politique : terrorisme et secret d'Etat.

- Mais commissaire, tenta une fois de plus Carette, Botillon est formel.

Le commissaire eut un petit rire sec.

- Un gars comme le fils Botillon, formel ! Vous l'avez cuisiné combien de fois, votre formel ?

- Quatre.

- Bon, nous y voilà. Et à chaque fois, le formel, il vous a donné une version différente, n'est-ce pas ! Alors, vous le cuisinerez une cinquième fois et vous aurez une cinquième version.

- Mais commissaire, le pistolet, c'est la fille Faure qui l'a apporté.

- Dixit Botillon : quelle version ?

- Mais ...

- Bon, Carette, je vais vous mettre les points sur les I. Le pistolet, c'est moi qui l'ai donné à mon ami le proviseur car j'avais entendu des rumeurs disant qu'il se tramait quelque chose par ici.

Il donna une tape au journal.

- Et il se tramait bien quelque chose. Bon, et c'est moi qui l'ai porté aux gars du labo, et les gars du labo affirment que ce n'est pas avec lui que le jeune Clément a été tué. Vous comprenez.

Silencieux, Carette fixait maintenant le commissaire. Il s'était redressé sur son fauteuil, le fauteuil dans lequel les prévenus avaient tendance à s'enfoncer. Il se demandait s'il justement il ne commençait pas à comprendre. Il en avait déjà vu des vertes et des pas mures dans la police, mais là, tout de même ! Ce petit bonhomme de commissaire l'avait bel et bien roulé dans la farine. Mais celui-ci poursuivait, un brin patelin.

- Maintenant, si votre hypothèse est valable, la mort du jeune Clément, c'était un accident. Pourquoi briser la vie du fils Coste et de Julie Faure en répandant des ragots. Bon, le fils Coste je m'en fiche un peu, mais Julie Faure est, comment dire, terra sacra, sous ma protection si vous voyez ce que je veux dire.

Carette vit ce que le commissaire voulait dire et le regard effaré qu'il lui lança fit sourire le commissaire Marey.

- Vous vous trompez, Carette, ce n'est pas ce que vous croyez, Julie, ce pourrait être ma fille.

Le commissaire se leva brusquement, l'entretien était fini, ou presque.

- Bon, je sais que vous êtes intelligent Carette. Vous voyez, avec le dossier que vous avez, aller imaginer que le commissaire chargé de l'enquête aurait substitué l'arme du crime pour protéger quelqu'un, cela risque de se retourner contre vous. D'autant que vous n'aurez jamais aucune preuve. Ce serait ballot de gâcher toute cette intelligence en restant à Apt pour dix ans. Un mot de moi dans la bonne oreille et vous retournez à Paris ou, selon la teneur du mot, vous allez encore plus loin.

Vous savez qu'il y a encore des commissaires de la police française un peu partout dans le monde, à Bab el Oued par exemple, ou à Djibouti, que sais-je ? Alors, on est bien d'accord. Vous oubliez la fille Faure, vous retournez voir Botillon fils. Il oublie le pistolet et la fille Faure et nous, on oublie les petites enveloppes blanches. Enfin, on oublie, on les garde en mémoire, sur l'étagère comme on dit, le petit Botillon fera un parfait indic, vous ne croyez pas ?

Les deux hommes restèrent trois bonnes minutes à se regarder en silence puis Carette dit.

- Vous aviez raison, commissaire. Les deux affaires sont liées. C'est un problème politique. Je vois avec le fils Botillon et je rédige mon rapport dans ce sens. Il sera sur mon bureau lorsque les gars de la Sécurité militaire arriveront.

Carette se leva à son tour.

- Je vous remercie, commissaire.

- Non, c'est moi qui vous remercie, Carette.

SUITE ET FIN 3 ET 4

CHAPITRE 7

Le proviseur s'interroge

Tandis qu'André commençait un tour de ses adjoints pour voir comment se déroulaient leurs interrogatoires, Jean-Baptiste se retrouva seul. Lui, d'ordinaire si ordonné, ne savait que faire et la petite cartouche du 6.35, dans sa poche, ne se laissait pas oublier. Il se dit qu'il ferait mieux d'aller la replacer dans sa boîte.

Remontant le large escalier de marbre, souvenir de la splendeur du bâtiment de l'ancien couvent des Cordeliers, il ne put s'empêcher de maudire le sort qui semblait s'acharner contre lui. Pourquoi dans « mon » lycée entre tous les lycées ! Il pensait aussi à ce que venait de lui demander André.

Qui avait dérobé le pistolet ? Lors de ses visites de la veille, personne ne s'était retrouvé seul dans son bureau. Emma y assurait le ménage, maladroitement secondé par lui-même. Jean-Baptiste avait toujours tenu à distinguer scrupuleusement les affaires du lycée et les siennes et le personnel de service qui assurait le ménage de l'établissement ne pénétrait jamais dans son appartement, sauf, rarement, pour y faire certains travaux d'entretien. Donc, normalement, seuls lui-même, Emma et les enfants y venaient-ils de temps en temps.

Il fallait contacter le rectorat et prévenir l'oncle de la victime. Il lui faudrait aussi voir avec monsieur Amrouche. La découverte du matelas dans la cave l'inquiétait même s'il pouvait s'agir d'un vieux matelas de l'internat laissé là en attendant le jour du passage des services d'enlèvement de la municipalité. Mais comment expliquer le sang ? Et les liens ? Mais il ne parvenait pas à voir le rapport entre la disparition du pistolet et la présence du matelas. Réfléchissant sans parvenir à rien de bien concluant, il joua un instant avec la petite cartouche. Il se souvenait de ce qu'il avait coutume de dire à ses élèves, à l'époque où, avant de devenir proviseur, il enseignait encore. Le plus souvent, lorsque l'on ne parvient pas à trouver une solution pour traduire un texte, ou simplement le comprendre, ce n'est pas parce que l'on ne connaît pas les éléments de la réponse, le vocabulaire, mais parce que, inconsciemment, on ne veut pas les prendre en compte, que l'on se focalise sur quelque chose d'autre. C'est d'ordinaire la solution la plus simple qui est la bonne. Et si mon inconscient me joue des tours, se dit-il, c'est que...

Il prit un fruit confit dans la boîte posée sur son bureau et le mangea lentement. Tout cela ne lui plaisait guère.

Machinalement, il ouvrit son tiroir pour ranger la cartouche et là, à côté de la boîte en carton fort beige décoré du sigle MF de Manufrance entouré d'une couronne de laurier et du logo de la société : Bien faire et le faire savoir, il vit le petit pistolet « type policeman ».

Il en lâcha la cartouche qui roula dans le tiroir. Restant un instant immobile, il essaya de calmer sa respiration et les battements soudainement affolés de son cœur. Quelle était cette diablerie ! Il lui fallut bien deux à trois minutes pour arriver à se

Finalement, un peu plus calme et capable de commander ses mains tremblantes, il sortit son mouchoir et prenant délicatement le pistolet par le canon, il le huma. Il sentait nettement la poudre. Le cran de sécurité n'était pas en place, ce qui l'étonna de la part d'André qui ne lui aurait certainement pas donné une arme non verrouillée. Il mit le cran, tira le magasin : cinq cartouches dans le magasin et une dans la culasse. Quelqu'un avait bien tiré avec le pistolet.

Mais, plus inquiétant, qui avait remis le pistolet en place ? Vraisemblablement la personne qui l'avait pris. Et qui, depuis le moment où il avait remarqué sa disparition, un peu après trois heures du matin, avait pu se retrouver dans son bureau ? Il fallait prévenir André tout de suite.

Il se demanda soudain pourquoi André ne lui avait pas dit qu'il y avait des cartouches dans le pistolet et que le fait qu'il puisse en manquer une dans la boîte de munition n'avait aucune importance. Peut-être simplement pour ne pas l'inquiéter outre mesure. Il passa dans la salle de bains, s'aspergea le visage d'eau froide.

Il se reprit tout de même assez pour penser à appeler le rectorat. Il valait mieux qu'ils apprennent la nouvelle par lui que par la police ou la rumeur publique qui ne tarderait pas. Heureusement, le recteur était déjà réveillé. Il le connaissait depuis longtemps et le considérait comme un allié, presque comme un ami. Le recteur, comprenant bien l'état de désarroi du proviseur, lui proposa de se charger de prévenir monsieur Clément ; d'ailleurs, il le connaissait.

La conversation téléphonique terminée, Jean-Baptiste sortit sur le palier. Avisant un des policiers en faction, il lui demanda d'aller chercher le commissaire car il voulait lui montrer quelque chose d'important.

André arriva très vite. Jean-Baptiste lui expliqua ce qu'il venait de découvrir.

- Tu n'as touché à rien, demanda-t-il ?

- J'ai juste sorti le pistolet par le canon avec mon mouchoir. Il sent la poudre.

Mouchoir et pistolet étaient restés sur le buvard vert du bureau. André les prit, alla à la fenêtre, examina le pistolet à la lumière.

- Pas d'empreinte. Cela ne m'étonne pas, il a été essuyé. Même un enfant de dix ans connaît le coup des empreintes aujourd'hui.

André retira le magasin du pistolet.

- Il manque une cartouche, dit Jean-Baptiste. Tu me l'avais donné chargé, n'est-ce pas ?

- Oui, un pistolet vide et les cartouches à côté, dans une boîte, ça n'a qu'un intérêt relatif.

- Avec sept cartouches ?

- Oui.

- Et le cran de sécurité mis.

- Bien entendu, ce n'est pas la peine de risquer un accident. Personne n'est assez idiot pour se promener avec un pistolet sans cran de sécurité.

- Lorsque je l'ai retrouvé, tout à l'heure, dans mon tiroir, le cran était levé.

- Vraiment !

- Oui.

- Je n'aime pas ça, JB, je n'aime pas ça.

- Et l'odeur de poudre ?

- Cela ne veut rien dire. Si c'est bien le pistolet que je t'ai donné hier matin, je l'avais essayé avant de te le donner. Mais il va falloir vérifier : ils se ressemblent tous comme des petits pains : et même plus.

Il sourit. Ils restèrent silencieux un instant tous les deux.

- Dis-moi, Jean-Baptiste, ton concierge, Amrouche, tu as confiance en lui ?

- Comme en moi.

- Bon. Carette pense... André laissa un instant sa phrase en suspens. Enfin, Carette pense, comme Carette pense. C'est un abruti Carette, il voit le FLN, l'OAS, les barbouzes et qui tu voudras, la CIA, le KGB ou même les espions du Vatican, partout. Alors, s'il voit un Arabe, il pense FLN, s'il voit un Pied-noir ou un militaire, il pense OAS. C'est un crétin qu'est monté par les femmes : un womaniser comme tu dirais, un homme à femmes.

Depuis l'époque de leur captivité où Jean-Baptiste avait appris l'anglais au futur commissaire, ils avaient pris l'habitude de parler ou simplement d'utiliser des mots anglais entre eux. Ce retour à une forme de complicité de la part du commissaire rasséréna Jean-Baptiste.

- Sa cervelle, Carette, je me demande bien où il l'a. C'est pas facile de travailler avec un type comme lui, il vous parasite tout. Bon, on va voir. Je passe le pistolet aux spécialistes, ils ne seront pas longs à nous dire. Je vais aller voir ton Amrouche, j'en tirerai peut-être quelque chose. Toi, tu ne bouges pas, il leva l'index pour bien souligner ce qu'il disait. Je ne veux surtout pas que l'on puisse dire que tu as un traitement de faveur. D'ailleurs, ce n'est pas moi qui vais faire les interrogatoires pour toi et ta famille.

- Dis-moi, André, le mort, il semble qu'il n'est pas mort ici... il n'y pas de sang partout...

- Sois gentil, ne te mêle pas de l'enquête. Reste en dehors le plus possible.

Le commissaire se leva et s'en alla, laissant le proviseur perplexe.

Le commissaire Marey trouva l'inspecteur Carette au moment où celui-ci relisait ses notes sur l'interrogatoire de Julie.

- Alors ? demanda le commissaire.

- Alors, je n'aime pas ça dit Carette.

- Ah, vous non plus. Personne n'aime ça, Carette. Bon, dites-moi.

Carette fit un résumé rapide de l'interrogatoire.

- Bon, dit le commissaire. Carette, puisque vous avez commencé, vous vous chargerez des interrogatoires de la famille du proviseur. Mais avant cela, vous foncez chez Botillon. Le petit Botillon, vous allez certainement le tirer du lit. Attention, Botillon, c'est une grosse légume, notaire, conseiller municipal rad-soc, franc-maçon. Vous voyez ce que je veux dire ! Le fils, c'est jeunesse dorée et compagnie, limite blouson noir. On n'a pas vraiment de fiche sur lui, papa a fait ce qu'il fallait pour, mais on le connaît. Et vous savez, quand nous autres poulets on connaît un type à dix-sept ans, ça sent rarement bon. Pas de question ?

- Pas de question.

- Le cadavre, commissaire, il n'y avait pas de sang autour. Cela voudrait dire qu'il a été apporté ici alors qu'il était déjà mort.

- Jamais de conditionnel dans une enquête, Carette. Ça peut vouloir dire ça mais

aussi autre chose.

- Comme quoi ?

Le commissaire sembla hésiter un instant.

- Il n'était peut-être pas mort lorsqu'il est arrivé ici.

- Vous croyez !

- Je ne crois rien pour l'instant. Le légiste nous le dira.

- Mais pourquoi l'amener ici ?

Une seconde fois, André Marey laissa un petit temps avant de répondre.

- Voyez-vous, Carette, la question que je me pose, ce n'est pas vraiment pourquoi l'emmener ici mais plutôt à quel endroit il était avant, endroit que l'on nous a dissimulé en l'amenant ici justement.

Pas si idiot que ça, le vieux pensa Carette tandis que le commissaire, en regardant Carette s'éloigner se disait : ce crétin va me casser tous les œufs dans le panier.

CHAPITRE 8

Botillon père et Botillon fils

« Foncez chez Botillon ! » Il en a de bonnes le vieux, maugréa Emilien, on est dimanche et il est à peine 9 heures du matin. A cette heure-là, ce cochon de conseiller, je vais le trouver encore en robe de chambre. Sans compter que je n'ai toujours pas avalé un jus et que ma chemise n'est plus très nette après avoir veillé quasiment toute la nuit.

Non, Carette n'était vraiment pas d'humeur, lui qui comptait plutôt interroger la femme de Faure, histoire de vérifier de qui la fille tenait sa jolie frimousse. Au lieu de ça, il allait devoir filer en centre-ville. Apt, était déserte ce dimanche matin. Dieu que la province pouvait être ennuyeuse à ses yeux, lui qui ne rêvait que de la capitale et de ses plaisirs. Pour le moment, il devait se contenter de ce qu'il nommait volontiers un trou à rat. Sa punition, pour s'être fait choper en galante compagnie, punition dont il espérait la levée grâce à la rapide résolution de cette affaire un peu sordide, il fallait bien le dire.

Il ne lui faudrait pas longtemps pour rejoindre le domicile d'Ernest Botillon, petite gloire locale en raison de sa profession, de son mandat municipal et en tout dernier lieu de son appartenance à la franc-maçonnerie, ce dont il était, par-dessus tout, le plus fier. Une fierté à la limite de l'orgueil et de l'arrogance. Même si le personnage n'aurait pas tenu la route dans une « grande ville », il n'en était pas moins une célébrité à Apt, donc à prendre avec du tact et des pincettes. Et que dire du fiston, à qui rien ne fut refusé depuis ses premiers pas. Résultats des courses, un sale morveux se croyant tout permis en raison de son statut social, se faisant pléthore d'amis, tous plus superficiels les uns que les autres. Sauf, peut-être Pierre et Julie. La 203 cabriolet rouge éclatant filait à vive allure dans les étroites rues de la cité provençale. Il n'y avait pratiquement aucune circulation, Carette se fit donc plaisir à écraser le champignon de sa Peugeot. Elle lui allait cette voiture, voyante, bruyante, puissante, son portrait craché en somme. Pas comme la 404 de Marey. Une voiture de pépé pensait Emilien, d'ailleurs à l'image de toute l'institution judiciaire qu'il jugeait passablement dépassée. Il était grand temps qu'il se passe quelque chose dans ce pays, qu'on foute un coup de pied dans cette société endormie. Histoire de flanquer une belle pagaille et de repartir sur d'autres bases, plus saines, plus justes. Mais en attendant de faire la révolution, Carette finit par arriver rue Rousset. Cette rue faisait partie des plus beaux quartiers d'Apt, ceux des riches, des nantis. Ici se concentrait l'élite qui possédait.

Le pouvoir et l'argent donc, tout ce que haïssait Emilien, anar dans l'âme.

Au 10 de la rue, il sonna sans ménagement comme pour claironner son arrivée.

Comme prévu, cela eut le don d'agacer fortement Ernest Botillon peu habitué à être dérangé de si bonne heure un dimanche matin. C'est donc de mauvaise grâce qu'il ouvrit la porte à l'importun, qui, selon lui, allait se faire souffler dans les bronches.

L'un dedans, l'autre dehors, les deux hommes se jaugèrent du regard et chacun sut qu'ils aillaient cordialement se détester.

Plus prompt à la détente, Carette chercha, d'emblée, à prendre l'ascendant, en assénant un : « Inspecteur Carette, Emilien Carette, brigade criminelle d'Apt, (là, il surjouait clairement), j'ai des questions à poser à votre fils, Francis. Veuillez me conduire jusqu'à lui. Un meurtre a eu lieu au sein même du lycée de la ville cette nuit, et il a été aperçu sur les lieux du crime. »

Bien sûr, Botillon ne goûta pas le ton autoritaire de l'inspecteur qu'il jugeait inférieur à sa condition sociale. Il bomba le torse pour opposer un refus catégorique et hurla aux oreilles de Carette.

- Vous êtes ici chez moi et vous n'avez pas l'air de bien savoir à qui vous vous adressez. Je vais en référer au commissaire Marey, au maire, au préfet et s'il le faut à la présidence de la République. Je refuse qu'un clampin vienne s'introduire de force dans mon domicile et assener des accusations de meurtre à peine voilées à l'encontre de mon fils.

La guerre entre les deux hommes venait d'être déclarée. L'interrogatoire s'annonçait compliqué.

Emilien regretta, néanmoins sans le montrer, sa brutalité face à ce colosse, tant par son physique corpulent que par sa position sociale dans le microcosme aptésien. Il lui fallait revoir sa stratégie d'approche pour amener le notaire déjà réticent à coopérer et avancer dans son enquête.

- Monsieur Botillon, je suis conscient que cette intrusion matinale vous mette de méchante humeur, mais il s'agit d'une urgence et chaque minute a son importance. Le commissaire Marey m'a donné toute latitude pour mener l'interrogatoire de tous ceux qui se sont trouvés à proximité de la scène de crime. Des témoins ont été auditionnés cette nuit sans perte de temps. Eu égard de vos nombreuses fonctions, il a été décidé d'attendre ce matin pour nous entretenir avec votre fils. Il nous faut aller vite et écarter rapidement tous ceux qui seront mis hors de cause et votre fils en fait partie.

Botillon, un brin calmé, lui fit signe, d'un geste de la tête, de rentrer. Le hall majestueux, augurait une maison cossue, au mobilier ostentatoire. Le conseiller municipal aimait en mettre plein la vue à ses visiteurs amis ou ennemis. D'ailleurs, on était plus intimidé qu'admiratif. Il avançait l'inspecteur en marchant d'un pas lourd et volontairement sonore. Carette, quant à lui jetait des coups d'œil furtifs. Ne pas paraître impressionné ou faible face à cet ogre. Surtout pas.

Au pied de l'imposant escalier menant aux chambres du premier étage, le notaire hurla un tonitruant.

- Francis, lève-toi et descends tout de suite.

Puis, un bruit de porte se fit entendre et on aperçut dans l'entrebâillement une tête à la chevelure brune et ébouriffée.

- Quoi encore, c'est dimanche flûte, on ne peut pas dormir en paix dans cette maison.

Son père insista.

- Descends, je te dis. La police est là et a des questions à te poser.

Furieux, l'adolescent claqua la porte avec fracas et cinq minutes plus tard, mal

fagoté et encore ensuqué, descendit enfin les marches de la maison familiale. Sa mauvaise humeur se lisait sur son visage. Il s'avachit, pour bien le signifier, dans un fauteuil voltaire qui trônait dans le grand salon.

- Bon, je suis là maintenant, c'est pour quoi ?

L'inspecteur Carette démarra le feu des questions.

- Monsieur Botillon, confirmez-moi que vous étiez bien cette nuit entre 2 h30 et 2h45 à l'intérieur du lycée d'Apt en compagnie de Julie Faure, fille du proviseur du même lycée ?

- Bah, ça se pourrait.

Son père, à cheval sur la vérité, prit mal l'attitude désinvolte de son fils. De plus des élections régionales se profilaient à l'horizon du printemps prochain. Ce n'était pas le moment d'être au cœur d'un scandale. Toute cette histoire pouvait lui faire perdre le mandant qu'il visait.

- Oh c'est bon, c'est bon !! Alors c'est qui qu'a clamsé cette nuit. Vous me dérangez pour un vieux qui a passé l'arme à gauche.

Puis l'adolescent ricana de manière sarcastique. Insolence de la jeunesse, arrogance du statut social de celui qui s' imagine hors de portée des conséquences de ses actes.

- Clément, Aymé Clément est mort cette nuit. Tué sur le coup par arme à feu.

A ce nom, Francis bondit de son fauteuil à la manière d'un diable surgissant du fond de sa boîte. Son petit sourire narquois venait de s'estomper pour laisser place à un visage où la peur et la surprise avaient remplacé l'insouciance de l'instant précédent. Désormais, il était blême, et ni son père et ni Carette n'avaient anticipé, ce soudain changement d'attitude.

Le notaire semblait au bord de la crise d'apoplexie en observant son fils et l'inspecteur se dit, dans son for intérieur, qu'il tenait, peut être là, sa première piste réellement sérieuse.

CHAPITRE 9

Tensions dans la police

reprendre.

Rentré chez lui pour prendre quelques instants de repos, le commissaire Marey ne cessait de réfléchir de manière désordonnée, se posant de multiples questions et y apportant des réponses contradictoires.

Beaucoup de choses lui échappaient dans cette histoire : l'embarras de Jean-Baptiste en particulier l'avait troublé. Son ami lui avait-il dit toute la vérité ?

Avait-il eu raison de lui remettre une arme pour se protéger ? N'était-ce pas un peu léger ? Il avait peine à croire que son ami lui aurait menti, même par omission. Cet événement était évidemment une catastrophe pour J.B. Faure. Son impact sur la vie de l'établissement et la famille du proviseur allait être considérable.

Mais André était surtout révolté par la mort de ce jeune homme... On ne devrait pas mourir à 17 ans. Cela lui rappelait tout ce dont J.B. et lui avaient été les témoins lors de la dernière guerre : tous ces hommes et femmes disparus, assassinés, de tous âges, et parmi eux, tellement de jeunes...

Malgré le temps, le souvenir de toutes ces tragédies n'avait pas quitté son esprit et ressurgissait de temps en temps. Durant sa longue carrière, il avait été à maintes reprises confronté à la mort. Tous ces êtres humains tués par hasard parce qu'ils se trouvaient au mauvais endroit au mauvais moment, ou bien en raison de l'uniforme qu'ils avaient dû endosser, parfois malgré eux...

Dans la police, c'était un autre contexte, d'autres acteurs, mais toujours une tragédie lorsqu'il y avait mort d'homme.

Trêve de spéculations : il allait prendre connaissance des compte-rendu d'interrogatoires, recouper les témoignages et tenter d'isoler les faits. Bref, faire son boulot...

Il n'avait qu'une confiance relative en son collaborateur, Carette, pas un mauvais flic, mais trop soucieux de sa petite personne et des effets qu'il cherchait à susciter sur son auditoire. Il en était ridicule, mais celui-ci, au moins, ne tuait pas...

Perdu dans ses pensées, le commissaire Marey n'entendit que la deuxième fois la sonnette de sa porte d'entrée. C'était justement l'inspecteur Carette, les traits tirés par l'absence de sommeil, mais les yeux brillants et l'allure fébrile.

- Patron, je crois qu'on avance ! J'ai interrogé le fils Botillon. Il est devenu brusquement inquiet et bouleversé en apprenant la mort d'Aymé Clément. Il a fini par m'avouer qu'il était au lycée hier soir avec Julie. Il l'a raccompagnée, paraît-il, tard, très tard dans la nuit. Mais il prétend n'avoir rien vu ni rien entendu. Tout comme Julie, d'ailleurs, mais ces deux-là ne me semblent pas dire toute la vérité. Je vais les revoir. Puis j'ai interrogé Pierre Coste, le fils de l'économiste, lui aussi invité chez Botillon. Il dit être rentré vers 2 heures cette nuit, mais je pense que c'est plus tard... Il n'était pas encore rentré lorsque son père a découvert le corps de Clément. En tout cas, il

n'était pas visible. Je ne sais pas pourquoi, mais contrairement à Julie Faure et au fils Botillon, j'ai l'impression que lui, au moins, nous dit la vérité...

- Ne vous fiez pas à vos impressions, Carette ! Les faits ! Toujours les faits ! Seulement les faits ! Voilà sur quoi nous devons nous concentrer. Nous en tirerons ensuite des conclusions provisoires et ensuite des hypothèses qui devront être examinées, validées ou réfutées...

- Bien sûr, patron, répondit Carette, vexé de ce rappel à l'ordre. Mais que faites-vous de l'intuition ?

- C'est à la fois la meilleure et la pire des conseillères, méfiez-vous en ! Bon, alors, qu'avons-nous ?

- Eh bien, si je résume, nous avons un cadavre, probablement tué ailleurs qu'à l'endroit où il a été retrouvé, trois élèves présents à l'intérieur du lycée à l'heure présumée du crime, mais qui affirment n'avoir rien vu ni rien entendu, la possibilité pour quelqu'un de pénétrer de l'extérieur par une issue non fermée cette nuit-là, ce qui ouvre la voie à toutes les hypothèses...

- Et le mobile, Carette, que pouvait bien être le mobile ?

- Heu... à vrai dire, je n'en sais encore rien...

- Tout ceci est très insuffisant, Carette, continuez les interrogatoires, travaillez vos hypothèses, et secouez-moi ce légiste... et vite ! Je vais avoir le préfet sur le dos dès qu'il sera mis au courant. Un drame pareil dans ce lycée la veille de la rentrée, cela va avoir l'effet d'une bombe !

- J'y retourne, patron. Je vais interroger Amrouche... Celui-là, il a l'air franc comme un âne qui recule...

- Ca suffit, Carette ! explosa André d'une voix forte, Arrêtez avec vos préjugés ! Je sais ce que vous pensez, et cela ne vous grandit pas ! Faites votre travail correctement et surtout objectivement, c'est tout ce que l'on vous demande !

Carette quitta le commissaire en maugréant, en se disant que le vieux était décidément dépassé, qu'il ne se rendait pas compte du climat tendu créé par les événements d'Algérie... Normal, pour lui, seule comptait la guerre de 39-45... Un homme du passé, qui vous donnait des leçons à tout propos... Quel métier !

Carette parti, le commissaire reprit le fil de ses pensées. Soudain, il se dit qu'il fallait absolument explorer une hypothèse qui ne l'avait pas effleuré auparavant, mais qui aurait pu tout expliquer : pour cela, il fallait de toute urgence enquêter sur la vie du mort.

Jean-Baptiste lui avait parlé d'un jeune homme sans histoire.

Hum... cela restait à prouver...

CHAPITRE 10

L'opinion s'inquiète !

Telle était l'injonction adressée à ses hommes par le commissaire qui retrouvait les accents de la guerre.

Dans le contexte de la politique nationale, locale - les prochaines élections - et scolaire, la rentrée ne devait pas être perturbée par ce crime odieux.

Dans la salle de réunion du commissariat qui servait de quartier général pour les rares opérations menées dans la petite ville, devenue trop étriquée pour la circonstance, étaient réunis le commissaire bien sûr, les agents présents au collège, l'inspecteur-adjoint Ricard et le légiste reconnaissable à son nœud papillon. Tous ? Non ! Sauf l'inspecteur Carette en train d'avaler quatre à quatre les marches de l'escalier en bois particulièrement bruyant qui menait à la salle de réunion et aux bureaux. Une panne d'oreiller malencontreuse mais récurrente ! Et le procureur-adjoint qui s'était fait fi d'arriver après tout le monde. Hiérarchie oblige.

Quelques minutes plus tard, les regards convergèrent vers le commissaire.

- Messieurs, dit-il, il est temps de faire un point.

Le médecin légiste s'avança légèrement :

- Clément a été trouvé mort dans le réfectoire, dans une position, j'oserai dire une mise en scène préparée par le criminel et ses complices. Le jeune homme a reçu une balle de 6.35 à bout touchant. La mort a été instantanée, probablement entre une heure et trois heures d'après la rigidité cadavérique. Il n'y a pas eu de trace de lutte. Rien sous les ongles, rien sur le corps.

Le commissaire prit le relais.

- Donc, visiblement, le corps a été transporté.

- L'analyse du sang prélevé dans la cave, poursuit le légiste, montre que le crime n'a pas eu lieu dans ce sous-sol, le sommier a été aspergé de sang, probablement de poulet...

L'un des agents crut se souvenir qu'il existait un poulailler près des cuisines.

- Ce qui nous renvoie, dit le procureur, à la question du lieu où le garçon a été assassiné et comment il a été transporté dans le réfectoire.

Le commissaire reprit la main en jetant un regard glacial à Carette qui semblait à la peine pour retrouver son souffle, par un « Où en êtes-vous ? »

Celui-ci, assis à califourchon sur sa chaise, s'avança vers le centre de la salle ce qui provoqua un déplacement symbolique des positions du commissaire, du procureur et du légiste qui, par leurs mimiques, montraient clairement qu'ils appréciaient peu cette initiative prolongeant le charivari malencontreux qui avait précédé son arrivée. Peu perturbé, Carette fit une intervention remarquable. Pour lui, il apparaissait peu vraisemblable que le proviseur et les membres de la communauté scolaire soient partie prenante dans le crime mais peut-être dans sa mise en scène, la question se posait. Peut-être avait-on voulu brouiller les pistes ? En tout cas, le trio juvénile

infernale, Botillon, Coste, Julie, comme il l'appelait n'était pas très clair. L'expression un peu triviale fit hausser les sourcils du procureur. Nonobstant, Carette, tel le petit cheval blanc de Paul Fort, poursuivit dans l'orage.

- Botillon, Julie et le fils Coste ont participé à une soirée qui leur permettait de se retrouver avant leur rentrée en terminale. Qu'en était-il de Clément ? D'après le fils Botillon, Il s'est invité profitant de l'arrivée de quelques camarades dans la maison, que le notaire et sa femme avait laissée à disposition de leur fils, préférant le temps d'un week-end, le calme d'une propriété récemment achetée en aval du Calavon, en lisière des champs d'oliviers.

A ce moment de la réunion, l'inspecteur-adjoint, placardisé à quelques encablures de la retraite, prit la parole, révélant par ses propos une connaissance incontestable du terrain dans lequel s'ancrait le crime, qu'il semblait considérer, à tort ou à raison, comme une possible exécution.

- Il y a dans notre petite ville un contentieux à la fois diffus mais exprimé à travers les inscriptions tracées sur les murs en faveur de l'Algérie française. Les jeunes sont divisés à propos de l'Algérie. Il y a ceux qui s'en foutent mais craignent encore de partir en Algérie ; ceux qui considèrent que l'Algérie est une nouvelle guerre perdue après l'Indochine et qui ont participé naguère aux mobilisations pour le blocage des trains qui transportaient les soldats du contingent vers Marseille et de là vers Alger. Enfin, ceux qui considèrent que l'Algérie est la France et doit être défendue coûte que coûte, qu'il en va de l'honneur de l'armée et de la France. S'interrogeant sur la fermeté de convictions exprimées à l'origine par De Gaulle, cette frange semble prête à basculer dans l'activisme. Or l'arrivée du fils Clément a fait office de précipitant. Ce dernier, dont on pouvait penser qu'il allait s'engager auprès des partisans de l'Algérie française, a surpris. Envoyé en France avec son frère par son père pour l'éloigner du climat de guerre civile qui régnait à Alger, il a porté le débat dans son nouvel établissement, au grand dam du proviseur qui n'aspirait qu'à sanctuariser son école. « Camusien – là, le vieil inspecteur impressionna ou déconcerta son auditoire, c'est selon –, le jeune homme était profondément attaché à l'Algérie et croyait encore à la réconciliation. Ces divisions ont donné lieu à quelques échauffourées, quelques empoignades qui se sont provisoirement apaisées le temps des vacances. Ce d'autant qu'à ce schisme s'ajoutait le charisme du jeune homme.

Pour l'inspecteur, la « boom » était peut-être l'occasion de mettre les choses au clair.

Le procureur, qui avait un rendez-vous avec son supérieur, intervint et reprit les propos liminaires du commissaire :

- Il faut désormais faire avancer l'enquête ! Interroger les adultes sur la nuit du crime, les jeunes sur cette fameuse soirée, creuser les liens qui les unissent, et les haines qui les divisent.

Puis prenant de la hauteur.

- L'opinion est inquiète, si la police n'avance pas dans ses investigations, la presse risque d'en faire « ses choux gras ».

Déjà, dans le Landerneau du fruit confit, on commençait en effet à parler de « l'Affaire ».

Or ce que ne savaient pas les enquêteurs c'est qu'à quelques centaines de mètres de là, l'un des protagonistes de toute affaire criminelle - la presse - était déjà sur le pied de guerre.

A part la sortie de la guerre et le retour à une situation normale qui avaient recélé des règlements de comptes dont l'opinion avait été friande, quelques crises internationales, les journalistes, la presse, je veux dire la seule qui mérite ce nom, la presse écrite populaire, celle du Paris-Soir d'avant-guerre, étaient restés sur leur faim. Vous me rétorquerez : « Et l'affaire Dominici ? » Certes, elle avait animé les causeries du matin au coin du zinc ; pour le reste, peu de faits divers à se mettre sous la dent, « pas le moindre petit grain » aurait écrit La Fontaine. Où était passé le beau crime du XIXe siècle qui enflammait les plumes et les tirages ? Alors ce qu'on appelait, le crime du Calavon, vous pensez bien ! Une aubaine. Dans les premières heures pourtant, la mort de ce jeune homme découvert dans un réfectoire était passée presque inaperçue et n'avait mobilisé que la presse régionale toujours à l'affût d'une affaire qui fait monter ses ventes et affirmer sa légitimité face à une presse parisienne hégémonique. D'autant que les « jeunes plumes », les « Rastignac », les « futurs Joseph Kessel de l'après-guerre », avaient de plus hautes ambitions que de s'encalaminer dans « un trou du cul de la France ». Le crime du Calavon pouvait être un tremplin, que dis-je une formidable opportunité, pour une carrière et une vie enviées de grand reporter.

Il suffit d'une brève de Robert Bré, lors d'un flash le lendemain matin sur la radio des jeunes, Europe n°1, pour que le crime devienne un fait de société. Une tornade de journalistes prit qui le train, qui la voiture pour y voir de plus près.

Après, ce n'était plus qu'un rituel médiatique qui s'installait. La recherche de l'hôtel où s'installer, les chambres étant comptées dans la petite ville, du café, lieu de travail et d'échanges, de coups à boire entre collègues, de prises de rendez-vous incontournables, les fameux rendez-vous à prendre avant tout le monde, avec la police, le juge, les témoins. Tout était affaire d'entregent, encore fallait-il disposer d'un téléphone !

Où chacun joue son rôle et son avenir...

C'est dans cette atmosphère de bruits, de stress, de fumée de cigarettes et d'alcool, que Jean Albert s'épanouissait. Dans le train qui l'amenait sur les lieux, il avait épluché le dossier qui lui avait remis à la hâte la secrétaire du journal. Son premier papier, rédigé dans le train, introduisant pour l'avenir une longue suite de reportages, était prêt dans sa tête. Comme Jaurès en son temps, il était capable de répéter un article au téléphone à la virgule près. Pour lui, les faits étaient clairs au vu du compte-rendu de la police déjà entre les mains de la presse, on ne savait trop par quel biais. Un jeune garçon avait été assassiné, son corps avait été trouvé dans le réfectoire du collège, jetant l'émoi dans une communauté mobilisée pour la rentrée mais probablement agitée par des tensions sous-jacentes.

Le journaliste décida de mettre l'accent au débotté sur le cercle des copains, car le jeune s'était créé dès son arrivée à l'école une véritable cour de jeunes gens et de jeunes filles éblouis par un exotisme nourri par sa beauté, son accent du sud et surtout sa faconde. Clément, toujours une bonne histoire à raconter, parfois un peu grivoise comme un nuage de pastis dans un grand verre d'eau. De quoi

émoustiller sans choquer les plus prudes, toujours un compliment à faire aux filles. Cela changeait de ces jeunes rustres du Calavon. On lui prêtait, à tort, en quelques mois depuis son arrivée, de nombreuses amourettes. Il tranchait par rapport aux lycéens boutonneux de la petite ville et aux jeunes paysans aux mains calleuses, par ses yeux clairs et sa maturité délurée. Le journaliste lui avait dressé un beau portrait, en encart au papier introductif de l'enquête, entre le shakespearien Roméo et le stendhalien Julien Sorel. Ses amours adolescentes lui avaient valu, elles, de solides inimitiés de la part de ses congénères, allant jusqu'au crime ?

Sitôt descendu de la micheline qui desservait la petite gare, Jean Albert prit un taxi pour Saint-Saturnin. Il avait les coudées franches pour tenter à l'estoc de rencontrer la famille du jeune homme. S'il réussissait, cela lui permettrait de prendre une longueur d'avance sur ses confrères avant que l'omerta officielle, celle conjuguée de la justice et de la police, ne rende les contacts plus difficiles.

La maison de l'oncle pharmacien de la victime avait gardé une certaine grandeur malgré la patine des pierres de taille de la façade. Le journaliste tapa la porte avec le marteau, une vieille dame vint lui ouvrir et après qu'il eut décliné son identité lui fit signe de la suivre dans un long couloir sombre, à peine éclairé par la porte vitrée du fond qui donnait sur une arrière-cour. Une fois dans l'appartement du rez-de-chaussée, il fut installé dans une petite pièce qui devait probablement servir de bureau. Quelques minutes plus tard, un vieil homme, flanqué d'un enfant, se présenta, il était l'oncle de la victime ; il était surpris et honoré de recevoir un journaliste et disposé à lui répondre, encore dans la sidération de la nouvelle annoncée par la police.

Après s'être brièvement présenté, le journaliste posa ses questions, un crayon et un calepin à la main devant l'homme qui s'était calé sur le bureau et l'enfant, le frère du jeune mort, dont le visage allait de l'un à l'autre. A chaque question posée, l'homme fermait les yeux, prenait une courte inspiration avant de répondre.

- Oui les enfants avaient vécu un traumatisme en quittant une Algérie en proie au bruit et à la fureur. Son frère médecin avait compris, avant bien d'autres, qu'avec « les événements » rien ne serait plus comme avant. Les enfants étaient partis avec deux valises, laissant à leurs parents le soin de liquider ce qui pouvait l'être : un cabinet médical, un appartement, quelques bibelots. On avait même glissé dans l'une des valises, dans la panique, les emprunts russes légués par le grand-père avant la guerre de 14 ! Les enfants semblaient pourtant s'être remarquablement adaptés en quelques mois, ils représentaient pour leurs parents l'espoir, à terme certes, d'une vie meilleure, plus sereine. L'aîné incarnait cet espoir, le père avait décelé en lui et ce, dès son plus jeune âge, un esprit brillant qui détonnait dans la famille, une remarquable capacité d'adaptation aux autres. Sa mort brutale avait sidéré ses proches. A la stupeur de la perte d'un être cher, s'ajoutait pour le père le sentiment de culpabilité de lui avoir fait quitter la ville blanche, d'avoir laissé à son fils une bride trop large. Dès l'arrivée à Apt, il le savait par son frère, que son fils avait organisé sa vie, usé des libertés nouvelles que lui donnait l'exil. L'oncle vieillissant n'avaient pu l'empêcher de sortir, de « fréquenter » comme on disait ; or son neveu, du haut de sa jeunesse, avait des emportements, un goût de la justice qui l'avait fait s'engager, participer à des petits groupes dont le pharmacien ne

savait rien mais dont il craignait tout. Et puis les questions sur sa mort : pourquoi lui ? Pourrait-on retrouver les coupables ? Qu'allaient-ils devenir dans une ville qu'il sentait, se tournant vers son neveu, déjà hostile à l'idée de la tempête qu'allaient soulever l'enquête et ses prolongements.

Sentant qu'il n'obtiendrait rien de plus, le reporter, désormais dans son élément, après avoir salué la tante éplorée, accompagnée par l'enfant, qui semblait s'être animé prêt à endosser les espoirs déçus placés dans l'aîné, rentra à Apt en taxi.

A la fin de la journée, alors réfugié dans ce qu'il appelait son cagibi, un 15 mètres carrés, pour faire le point avec les éléments d'infos récoltés, Jean Albert entendit des coups légers portés à la porte. Une tête parut dans l'entrebâillement de la porte.

CHAPITRE 11

Indic et indices indicibles

Ah, voilà la maison Poulaga qui débarque, rigole Jean Albert en se levant de son fauteuil pour accueillir son pote Emilien Carette. Les deux hommes s'étaient connus à Paris lors de l'affaire Mirouze, un règlement de comptes entre petits truands où tous deux s'étaient mutuellement épaulés sans jamais se l'avouer, en échangeant des informations utiles à tous deux.

- Comment t'as su que j'étais là, demande Jean ?

- A la description que m'a faite la fille à l'accueil du commissariat, j'ai tout de suite pensé que c'était toi.

- Elle est gonflée la gamine, tu sais ce qu'elle m'a dit ?

- Non, fait Emilien, raconte.

- En blaguant, je lui dis : Bon, je repasse en fin d'après-midi et je vous invite à boire un verre, correct, non ?

- Et ...

- Et elle me répond : « Si j'ai rien de mieux d'ici là, on avisera », non mais tu te rends compte, y a plus de respect, franchement, se lamente Jean Albert.

- Tu sais, lui répond Emilien, on doit lui faire le coup dix fois par jour. C'est vrai qu'elle est royalement calibrée, la gamine...

- Alors, t'en es où dans cette affaire, lui demande Jean, toujours avide d'infos fraîches et de première main ?

- Drôle d'histoire, commente Emilien. Pour le moment on a un mort, ça c'est sûr, on n'a pas de mobile, pas d'arme et au moins vingt suspects. T'ajoutes à ça qu'on est dimanche soir, que les classes reprennent demain matin à huit heures et qu'il faut que d'ici là on ait fini de débarrasser la scène du crime et tout remis en place. D'ailleurs, j'y retourne direct, je suis juste passé te saluer, si tu veux on peut aller dîner en fin de soirée, je connais un bistro où ils servent tard, ça te va ?

- Oui, impec, il faut que tu me mettes au jus, j'ai un dossier mais il n'y a pas grand-chose dedans alors je compte sur toi.

Il est vingt-deux heures trente quand Emilien retrouve Jean dans le bistro qu'il lui a indiqué.

- Excuse le retard, Jeannot, ouf ça fait du bien de s'asseoir. Je vois que tu as déjà attaqué, remarquant une assiette sur le côté où il reste des peaux de saucisson...

- Ben oui, je commençais à avoir la dalle, alors la patronne m'a fait un dépannage. Au fait, tu sais que tu as un vrai barreau avec elle, elle m'a dit du bien de toi, c'est pas souvent ça arrive, ça ! Alors, on y va...

- Attends deux secondes, tu permets, on dîne et on discute, j'ai faim, moi !

Emilien partage avec son copain certaines des informations dont chacun dispose et Jean, qui suit des affaires judiciaires depuis pas mal d'années, questionne adroitement le policier.

- À cet instant, je ne comprends pas bien le lien qu'il peut y avoir entre ce groupe de jeunes qui se retrouvent pour danser et picoler chez le père d'un édile et le macchabée retrouvé au lycée, tu m'éclaires ?

- Je ne peux pas te dire grand-chose, on est encore dans le noir. J'ai un indic qui m'a filé une info, il passait par là, soi-disant, et il aurait vu trois personnes entrer par les sous-sols du lycée en portant un fardeau. Mais comme c'est quelque chose qui commence à se savoir, je me demande si le gars n'est pas en train de m'enfumer, tu vois...

- Et le commissaire, il dit quoi, lui ?

- Rien de précis. Son mantra, c'est « il faut faire avancer l'enquête », mais je ne crois pas qu'il en sache beaucoup plus que moi. Justement, j'ai un truc à te demander. Toi, en tant que journaliste, tu es neutre et les gens aiment bien parler aux journalistes. Si tu pouvais faire parler le groupe de jeunes dont je vais te donner les noms, ça pourrait peut-être nous aider. Et moi, en contrepartie, je te passe les infos nouvelles que j'ai et tu mets ça dans ton journal et ton rédac chef te téléphone en te disant que tu es un dieu de l'investigation et il t'augmente de vingt pour cent !

- Quand t'auras fini de te foutre de ma gueule, on pourra peut-être parler sérieusement, dit Jean qui se marre quand même...

Les deux hommes se séparent devant l'hôtel de Jean Albert. Pendant le dîner où il a évoqué des tas de pistes, Emilien a eu une intuition qu'il veut explorer au plus vite lundi matin. Et si la jeune Julie Faure était plus impliquée qu'on ne le pense, par exemple en ayant piqué le revolver de son père quand elle est allée prendre un peu d'argent dans le tiroir du bureau paternel, juste histoire de faire un peu paniquer les garçons pendant la soirée, on joue avec le pétard, le coup part et il y a un mort.... Ça se tient, non ? Bon après, il faut qu'ils soient plusieurs pour porter le corps au lycée et c'est là que Jean Albert peut lui être utile...Mais peut-être aussi que le mort a quitté discrètement la soirée et qu'il ait été attendu à l'extérieur ? C'est plausible aussi...

FIN 3

CHAPITRE 12.3

Un final qui détonne

Albert manqua de se frotter les yeux. C'était une visite à laquelle il ne s'attendait pas un seul instant.

- Bonjour, dit-il avec une douceur qui lui était peu coutumière. Quelques secondes s'écoulèrent avant que l'intrigante visiteuse ne parle à son tour.

- Bonjour.

- Et, vous êtes ?

Même s'il avait son idée sur la question concernant cette femme tremblante, encore belle pour son âge.

- Je suis madame Faure. Emma Faure.

L'épouse du proviseur. Le lycée où s'est déroulé le crime contre le jeune interne ? supposa le journaliste. Il tenait à entendre la réponse de sa bouche pour ne pas être accusé de sordides hypothèses.

- Oui, c'est cela et je viens vous faire des aveux complets car je sais qui a tiré sur Aymé Clément.

A ces mots, Jean Albert blêmi et se redressât tel un diable venant de surgir, sans crier gare, de sa boîte.

De nouveau, un silence se fit. Lourd, pesant, gênant.

Il reprit rapidement ses esprits et d'un geste amical de la main, invita Emma à entrer et à s'asseoir sur l'unique chaise. Elle prit place sur cette chaise dont l'assise menaçait de rendre l'âme à tout instant et continua dans son étrange mutisme.

C'est alors, que le journaliste entreprit de rompre l'oppressante atmosphère pour tenter d'instaurer un début de dialogue.

- Vous savez que je suis journaliste, pas policier pour recevoir vos déclarations (pourtant, au fond de lui il jubilait déjà de cette totale et entière exclusivité) mais je suis à votre entière disposition pour vous écouter.

Et la bonne épouse du bon proviseur du bon lycée de la bonne ville d'Apt prit une bonne bouffée d'air et commença son histoire.

- Je le sais bien mais je préfère vous parler plutôt qu'à la police, du moins dans un premier temps car je suis persuadée que vous ne porterez pas de jugement sur ce que je m'appête à vous dévoiler maintenant.

Le journaliste eu un sourire intérieur de profonde fierté. La presse étant souvent méprisé par l'appareil judiciaire, il ne pouvait qu'éprouver un sentiment de satisfaction.

- Il est temps que la police cesse ses investigations. C'est moi et moi seule qui suis responsable de ce crime. J'ai tué Aymé Clément.

Un frisson parcouru le dos de l'homme interloqué par le choc causé face aux déclarations explosives d'Emma Faure.

- Vous ? mais pourquoi grand Dieu ? cria-t-il.

- Il était mon amant. Mon très jeune amant.

Albert déglutit bruyamment.

- Amant ? Répéta-il, mais ce n'était qu'un gosse.

- Oui, je le sais ,dit-elle dans un souffle de voix, les larmes au bord des yeux.

- Et, depuis combien de temps ce petit manège durait-il ?

- Nous nous sommes rencontrés pour la première fois dans la pharmacie de son oncle. Celle de mon quartier était fermé et je devais renouveler l'ordonnance de mon mari. Depuis qu'il été fait prisonnier durant la guerre il souffre de nombreux troubles du comportement. Je préférais donc aller le plus loin possible pour être discrète quant à sa maladie. Moins il y aurait de personnes au courant de son état mental mieux ce serai pour sa réputation. C'était il y a six mois. Ce fut un coup de foudre réciproque. Quelque chose qui nous a entraîné dans un tourbillon malgré nous et dont n'avions pas envie de sortir. Nous avons beau savoir que tout cela était mal, nous ne pouvions échapper à l'emprise que nous avions l'un pour l'autre. Une passion pleine, entière mais mal assumée malgré tout.

Le journaliste, pourtant rompu aux coups d'éclats, s'épongea avec nervosité le front. La piste politique d'accord, mais là c'était juste une banale histoire de fesses entre un ado et une femme mûre, mariée de surcroit. Une histoire qui avait un parfum de souffre et de scandale impensable dans une ville de province comme Apt. De manière fort discrète, Albert donna trois petits coups de talon sur le plancher.

Emma continuait son récit pour expliquer ses actes.

- Il s'est arrangé pour être admis au lycée où mon mari est proviseur. Il a prétexté vouloir se rapprocher de moi. J'ai pris alors conscience que tout ceci allait trop loin, que cette relation prenait une tournure que je n'avais pas imaginé. Pour moi c'était juste pour me rassurer. Mon mari est tellement assommé chaque soir avec ses médicaments qu'il ne se passe plus grand-chose entre nous. J'ai cru retrouver une seconde jeunesse dans les bras d'Aymé. Vous me comprenez n'est-ce pas hein ? je suis une femme avec des sentiments. Je me suis sentie revivre mais lorsqu' il est rendu dans mon appartement pour la première fois j'ai pris peur. Qu'allait-il se passer si mon mari nous surprenait. Lui il s'en fichait mais moi je ne pouvais pas prendre le risque d'être découverte. Pour mon mari, pour mes enfants non ce n'était pas envisageable. C'est alors qu'il a menacé d'étaler notre liaison si je cherchais à rompre avec lui. Il m'a menacé, vous entendez, menacé de se venger sur ma famille si jamais ne je le quittais.

Maintenant Emma pleurait à chaudes larmes, sans chercher à retenir un seul moment, un trop plein affectif qui ne demandait qu'à surgir. Un geyser, un tsunami, une tempête émotionnelle faisait rage dans son esprit et dans son cœur.

- Emma, je peux vous appeler Emma ?

Elle acquiesça de la tête entre deux sanglots.

- Nous allons aller tous les deux aller voir Marey. Lui, il saura quoi faire. Vous allez voir, tout va bien se passer n'ayez aucune crainte. Personne ne va vous juger. Qui sommes-nous pour le faire, vous me croyez ? Et votre mari, vous allez lui expliquer et il va comprendre. D'ailleurs nous allons tous comprendre. Emma, Emma écoutez-moi je vous en prie.

Mais elle ne ressemblait déjà plus à une épouse soumise et complètement reléguée au second plan.

« NON, je n'irais nulle part et non vous ne comprenez pas. Si je suis ici c'est parce que je refuse d'ailler les autorités. Vous entendez je n'irais nulle part ailleurs.

Jean Albert sentait que la situation échappait à son contrôle, que la femme du proviseur n'avait jamais eu l'intention de se rendre à la police et encore moins à son époux.

Maintenant, Emma secouait violemment la tête pour bien faire comprendre son refus total de bouger de la chambre dans laquelle elle avait décidé de tout révéler.

- C'est d'accord, puisque vous ne voulez pas aller au poste, nous n'irons pas. Et puis, vous savez quoi, c'est vous qui avez raison. Restons là, nous allons attendre, tranquilles, tous les deux que les autorités viennent.

Ses pleurs redoublèrent d'intensité lorsque des coups se firent entendre à la porte du logement du reporter.

La police avait été discrètement prévenue grâce à l'ingénieux stratagème mis au point avec la complicité d'un voisin immédiat. Trois coups au sol, danger, police. Les minces cloisons avait fait état de la conversation, non seulement le commissaire Marey stationnait derrière la porte mais également des renforts et le mari bafoué.

- Emma, je vais ouvrir, vous voulez ? Il le faut vous le savez bien.

Puis, joignant le geste à la parole, il se leva, tourna la clef et laissa apparaître sur le seuil les autres protagonistes de cette histoire à la fois banale et dramatique.

A leur vue, Emma recula de plusieurs pas et se plaçât dos à la seule fenêtre de la pièce. Sa terreur atteignait des sommets de douleur.

Personne n'osait parler en premier. La situation, au bord de l'explosion, décontenançait chacun à sa manière. Qui aurait pu imaginer ce qui se passait dans ces murs ? Qui aurait pu imaginer cette femme sans histoires coupable d'un tel crime ? La pièce était maintenant remplis d'hommes tous prêts à se saisir de cette épouse dépassée par ses actes. Le combat semblait inégal par la force et le nombre.

Regardant autours d'elle, l'épouse aculée constatait avec effroi qu'il n'y avait aucune échappatoire pour s'en sortir. Sa décision dictée par l'urgence de la situation, elle ouvrit prestement la fenêtre.

« EMMA, NON JE T'EN SUPPLIE.

Un cri du cœur venait de jaillir de la bouche de Jean-Baptiste Faure.

Alors, s'apaisant quelque peu, celle qui fut une femme modèle, bien droite dans les diktats exigés par son statut social, lui adressa un regard presque tendre.

- Pardon, pardon je ne voulais pas faire souffrir qui que ce soit mais c'est trop dur. Ne dit rien aux enfants, ils n'ont pas besoin de savoir ce qui s'est réellement passé. Ils sont bien trop jeunes pour cela. Je t'aime et je t'ai toujours aimé.

Elle enjamba la rambarde et sans que personne ne puisse l'en empêcher, Emma se jeta dans le vide. Elle termina trois étages plus bas dans la petite cour intérieure de l'immeuble à la limite de la salubrité.

Elle était morte sur le coup. L'affaire était close.

Le lendemain, les journaux locaux titraient à une, « Tragique accident dans un appartement d'Apt, l'épouse du proviseur, chute accidentellement d'une fenêtre. » Seul, le crime d'Aymé Martin aura trois lignes page 4 pour expliquer que l'adolescent était mort d'un coup de feu accidentel par un pistolet qu'il avait lui-même subtilisé

au chef d'établissement pour épater ses camarades de chambrée.

Emma fut inhumée le lendemain et Jean-Baptiste reçu à la fois les condoléances de l'académie ainsi qu'un blâme pour avoir possédé une arme à feu dans l'enceinte du lycée.

Carette demanda une nouvelle fois sa mutation pour la capitale et oh surprise celle-ci fut acceptée. Il partit donc loin de cette affaire qu'il jugeait calamiteuse tant par les investigations que par son tragique dénouement. Tout avait été étouffé et il ne le supportait pas.

Marey et Faure s'évitèrent désormais le plus possible. Aucun des deux n'avait le courage d'affronter le regard de l'autre et le mari cocu et maintenant veuf avait fort à faire pour élever seul ses enfants qu'il devait préserver des rumeurs persistantes sur le décès de leur mère.

Jean Albert, après un léger flottement concernant la suite à donner à sa carrière, préféra parcourir le monde en quête de scoop à se mettre sous la dent.

C'est ainsi que le temps passa et mis une chape de plomb sur cette curieuse histoire, d'amour et de mort. C'était il y a longtemps, du côté du Calavon.

FIN 4

CHAPITRE 12.4

Et tout le monde oubliera l'affaire

- Pourrait-on se voir ?

Un homme se tenait dans l'entrée, visiblement impatient de transmettre des informations qu'il devait juger précieuses, et son choix d'en informer la presse plutôt que la police était troublant. Le trouble fut accentué par son refus de décliner son identité. Le journaliste lui fit remarquer que son témoignage, dès lors qu'il resterait anonyme, aurait une moindre portée.

L'homme ne voulut rien savoir. L'anonymat était la seule condition qu'il exigeait pour parler.

- D'accord, finit par dire JA.

L'homme commença à relater une scène dont il avait été le témoin quelques jours plus tôt, et qui lui semblait avoir un rapport avec « l'affaire » Clément. Attablé à la terrasse d'un café, il avait surpris des bribes de conversation autour d'un crime, prononcées par un jeune homme élégant, bien de sa personne, et dont le visage reflétait un caractère volontaire et bien affirmé. Il s'adressait à une femme d'un certain âge, aux traits réguliers séduisants, mais au regard inquiet et mobile.

- J'ai fait ce que vous m'avez demandé, disait-il, maintenant c'est à vous de jouer.

- Je tiendrai ma promesse, mais vous devez tenir la vôtre et disparaître rapidement, répondit la femme.

L'homme ajouta :

- J'aime ce genre de « commande » et le beau gosse n'a eu que ce qu'il méritait. Mais attention : l'enquête n'est pas finie. La police ne va sûrement pas en rester là, vous pourriez être inquiétée...

L'homme ne put distinguer la suite de l'échange, mais se dit absolument persuadé qu'il s'agissait bien de l'assassinat du jeune Clément.

Le journaliste l'écoutait avec intérêt, tout en constatant la faiblesse de ce « tuyau » : l'identité des personnes concernées restait inconnue, on ne pouvait pas affirmer que l'échange portait sur une affaire criminelle, et encore moins sur celle du crime en question.

JA restait dubitatif. L'homme insista, et lui proposa de faire un portrait-robot des deux protagonistes.

« Pourquoi pas ? », pensa JA, sans conviction. Puis, tout haut :

- Allez-y, si vous pensez pouvoir faire confiance à votre mémoire...

L'homme s'exécuta. La première esquisse, qu'il traça rapidement, fit apparaître un homme brun, aux traits un peu épais, sourcils froncés, cheveux bruns, assez sympathique. Evidemment JA ne le connaissait pas... La seconde esquisse révéla un visage féminin, des cheveux blonds et longs, un menton carré et un aspect quelque peu dur.

En reposant les portraits sur son lit, JA se dit qu'il conviendrait de contacter la

police, au cas où ce témoignage serait avéré.

Mais il hésitait. Bien sûr il protégerait sa source. Mais les policiers s'interrogeraient sur la façon dont il avait recueilli cette information.

Et puis si tout ceci était faux, de quoi aurait-il l'air ? En même temps, si la suite était pertinente ; il tenait un scoop susceptible de lui ouvrir une carrière de grand reporter... Il ne fallait rien laisser passer. Il annonça à l'homme qu'il allait soumettre ces portraits à la police. Celui-ci prit alors un air renfrogné.

- Vous ne parlerez pas de moi, promis ?

- Bien sûr que non, répondit JA, vous savez sans doute que le premier devoir d'un journaliste est de protéger ses sources.

- Pourquoi ne voulez-vous pas publier mes dessins dans votre journal ?

- Mais voyons, cela ne se fait pas comme ça ! Il faut d'abord que le lien entre ces personnes et le crime soit établi, et il faut ensuite que mon rédacteur en chef soit convaincu. Et croyez-moi, ce n'est pas gagné !

L'homme se leva précipitamment et saisit les dessins restés sur le lit.

- Oh et puis je vous les laisse... et il sortit en claquant la porte.

- Attendez, je vais en prendre un cliché ! demanda JA.

JA finit par se décider à prendre contact avec le commissaire Marey et à lui soumettre les croquis. André Marey eut une réaction curieuse qui n'échappa pas au journaliste attentif : il réprima un étonnement manifeste à la vue du croquis de la femme.

JA se manifesta aussitôt :

- Ah, vous reconnaissez quelqu'un ?

- Euh, pas vraiment », répondit Marey, c'est un visage assez banal.

JA ne répondit pas mais se dit qu'il avait probablement touché juste. Il décida de ne plus lâcher le commissaire, en dépit de la fin de l'entretien que celui-ci venait de lui signifier. Les deux hommes se séparèrent et dès qu'il fut seul, Marey se précipita sur son téléphone. Au bout d'un moment qui lui parut interminable, quelqu'un décrocha. C'était le proviseur.

- Il faut que l'on se voie de toute urgence. J'ai peut-être du nouveau, annonça Marey. Jean-Baptiste ne parut pas étonné, ce qui surprit le commissaire. Il lui proposa de se retrouver en ville, dans un café non loin du lycée.

- Alors ? questionna Jean-Baptiste. Qu'as-tu donc découvert ?

- Rien pour le moment, mais tout de même un possible indice, à considérer toutefois avec suspicion.

Il sortit de sa serviette l'un des portraits, dessiné grossièrement et le présenta à son ami.

- J'ai des raisons de croire que ce personnage n'est pas innocent, mais j'ai besoin d'en savoir plus. Peux-tu m'en dire plus ?

- Pas vraiment, non... je ne comprends pas, ce n'est pas possible.

- Ecoute, tu es le mieux placé pour faire discrètement une petite enquête. Pour le moment je ne bouge pas. On se revoit en fin de semaine pour faire le point.

Et André ajouta :

- Plus on regarde ce portrait, et plus on se dit qu'il ressemble à quelqu'un de connu. C'est ton avis, n'est-ce pas ?

- Euh, oui, peut-être », bredouilla Jean-Baptiste.

Et ils prirent congé.

Le commissaire rejoignit ses équipes sans toucher mot de ces derniers événements du matin.

Le jour dit, les deux amis se rencontrèrent à nouveau. Jean-Baptiste révéla ce qu'il avait compris, à sa grande surprise, de l'affaire et du dénouement qui s'annonçait inévitablement, et qui allait compromettre la réputation de son établissement, ce qui le contrariait le plus.

- Voici le résultat de mon enquête interne, annonça-t-il. Je n'ai pas de doute : ton hypothèse est la bonne et je peux en apporter la preuve. J'ai découvert des lettres qui signent comme des aveux. C'est incroyable, je n'aurais jamais imaginé une telle situation. Quoique, en y réfléchissant, j'avais à plusieurs reprises croisé notre victime en compagnie de...

- Chut ! Pas de nom pour l'instant. Pourrais-tu recueillir des témoignages plus indiscutables ? Ajoutés aux preuves matérielles, je pourrai intervenir et l'affaire sera bouclée.

- Je veux bien essayer, mais ce n'est pas gagné, car les gens auront peur d'être considérés comme des complices.

- Rassure-les sur ce point, je les interrogerai individuellement. Ils n'ont rien à redouter, mais il nous faut des éléments solides pour arrêter le coupable et ses éventuels complices.

Le commissaire se dit que la situation archi-classique qu'il avait subodorée était la bonne : il s'agissait bel et bien d'un crime passionnel. Il avait imaginé au départ un crime politique, compte tenu du contexte, des engagements modérés de la victime face aux extrêmes, mais finalement c'était beaucoup plus banal...

- Mais oui, Madame Coste, votre amoureux voulait vous quitter, et vous ne l'avez pas supporté, alors vous avez décidé de le supprimer, avec l'aide de je ne sais quel homme de main, issu de vos fréquentations douteuses. Vous avouerez, et vous paierez pour ce crime. Quant à toi, Jean-Baptiste, tu vas retrouver ta sérénité, ton établissement retrouvera sa réputation, et tout le monde oubliera l'affaire... »

SOMMAIRE

CHAPITRE 1 : Un pistolet d'ordonnance	P.7
CHAPITRE 2 : Un inspecteur atypique	P.12
CHAPITRE 3 : Le mystère reste entier	P.15
CHAPITRE 4 : Une perquisition instructive mais dérangeante	P.17
CHAPITRE 5 : Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée	P.21
CHAPITRE 6 : Le commissaire est dans l'escalier	P.25
SUITE ET FIN 1	
CHAPITRE 7.1 : Il faut faire avancer l'enquête !	P.29
CHAPITRE 8.1 : Où chacun se dévoile	P.32
CHAPITRE 9.1 : Une famille plus complexe qu'il n'y paraît	P.34
ÉPILOGUE	P.38
SUITE ET FIN 2	
CHAPITRE 7.2 : Le retour du «policeman»	P.40
CHAPITRE 8.2 : Le ballet commence	P.43
CHAPITRE 9.2 : Mauvais sang	P.47
CHAPITRE 10.2 : L'affaire se corse	P.50
CHAPITRE 11.2 : Chamboule-tout	P.53
CHAPITRE 12.2 : Le chat sort du sac	P.55
SUITES ET FINIS 3 ET 4	
CHAPITRE 7 : Le proviseur s'interroge	P.59
CHAPITRE 8 : Botillon père et Botillon fils	P.63
CHAPITRE 9 : Tensions dans la police	P.66
CHAPITRE 10 : L'opinion s'inquiète	P.68
CHAPITRE 11 : Indic et indices indicibles	P.73
FIN 3	
CHAPITRE 11.3 : Un final qui détonne	P.76
FIN 4	
CHAPITRE 11.4 : Et tout le monde oubliera l'affaire	P.81

APT AU CRIME

Septembre 1961. À la veille de la rentrée des classes, le corps sans vie d'un lycéen de dix-sept ans est découvert dans le réfectoire du lycée d'Apt. Le jeune homme a été tué par balle, mais aucune trace de sang n'est visible autour de lui. Le commissaire Marey, ami de longue date du proviseur du lycée, mène l'enquête.

Polar co-écrit à six mains par les adhérents
du club écriture de la MJC de Sceaux.